

Collection du Prix de la revue **études
françaises**

l'homme rapaillé **gaston miron**

Les Presses de l'Université de Montréal

Gaston Miron

L'HOMME RAPAILLÉ

1970

Les Presses de l'Université de Montréal

OceanofPDF.com

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Couronner un écrivain francophone dont l'œuvre, partiellement publiée, mais peu diffusée, n'a encore fait l'objet d'aucune distinction littéraire, tel est le principe qui a guidé le prix du jury pour l'attribution du Prix de la revue « Études françaises » 1970.

Parmi les poètes contemporains de langue française, Gaston Miron est l'un de ceux qui ont poussé le plus loin le risque de la création. Sa poésie est efficace parce qu'elle ose affirmer l'universalité de la culture et du langage québécois, la fécondité de l'échec et de la dépossession. Dispersée dans des publications devenues introuvables, souvent associée aux événements politiques des quinze dernières années, sans cesse refondue par la récitation orale, sa poésie s'est transmise de main à main et de bouche à oreille. Elle a soutenu la génération de l'Hexagone, elle a inspiré celle de Partis pris.

En lui attribuant le Prix de la revue Études françaises pour l'ensemble de son œuvre et en publiant un recueil de textes, dont certains sont inédits, le jury a voulu à la fois souligner la gravité de l'engagement de Gaston Miron – créer une langue nationale, fonder un peuple et une patrie, réinventer l'amour – et l'exceptionnelle qualité de la poésie qui l'exprime. **L'homme rapaillé** reproduit plusieurs pièces de « Deux sangs », des fragments de « La marche à l'amour », « La vie agonique », « La batèche », « L'amour et le militant » et des « Poèmes de l'amour en sursis » ainsi que des poèmes divers et quelques textes de prose. Une étude de G.-André Vachon, une chronologie et une bibliographie de Gaston Miron, établies par Renée Cimon, complètent le volume.

OceanofPDF.com

L'homme rapaillé

Pour Emmanuelle

*J'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant
il y a longtemps que je ne m'étais pas revu
me voici en moi comme un homme dans une maison
qui s'est faite en son absence
je te salue, silence*

*je ne suis plus revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence*

OceanofPDF.com

Parmi les poèmes de Gaston Miron, ont été retenus, outre les cycles poétiques : *la Marche à l'amour*, *la Vie agonique* (avec des fragments de *la Batèche*), *l'Amour et le militant* et les *Poèmes de l'amour en sursis*, quelques pièces de *Deux sangs* (« Au pays du son bleu ») et deux groupes de poèmes, le premier, antérieur, le second, postérieur aux cycles (« Quelque part par ici » et « J'avance en poésie »). Les principaux textes de prose de Gaston Miron sont rassemblés sous le titre de « Recours didactique ».

OceanofPDF.com

Premiers poèmes

OceanofPDF.com

Au pays du son bleu

MER JOURS

Mer jours
et de harpes sans oiseaux

pour de secrètes marées disparues
dans l'anfractuosité des silences
tu retisses à rebours
les souffles à mon cœur capiteux

pour un mystère qui t'ensemence
dans le multiple dense des étreintes
tu auscultes toujours
d'une sonde à l'étoile
ta longue désespérance

OceanofPDF.com

MON BEL AMOUR

Mon bel amour navigateur
mains ouvertes sur les songes
tu sais la carte de mon cœur
les jeux qui te prolongent
et la lumière chantée de ton âme

qui ne devine ensemble
tout le silence les yeux poreux
ce qu'il nous faut traverser le pied secret
ce qu'il nous faut écouter
l'oreille comme un coquillage
dans quel pays du son bleu le chant ignoré
mon amour émoi dans l'octave du don

sur la jetée de la nuit
à tous ces matins j'irai prier
et je saurai ma présente
d'un vœu à l'azur ton mystère
déchiré d'un espace rouge-gorge

OceanofPDF.com

SOIR TOURMENTE

La pluie bafouille aux vitres
et soudain ça te prend
de courir dans tes pas plus loin
pour fuir la main sur nous

tu perds tes yeux dans les autres
ton corps est une idée fixe
ton âme est un caillot au centre du front
ta vie refoule dans son amphore
et tu meurs
tu meurs à petites lampées sous tes semelles

ton sang
ton sang rouge parmi les miroirs brisés

OceanofPDF.com

CE CORPS NOUEUX

Ce corps noueux
ce regard brisé
ce visage érodé
ce feu aux cheveux

ces mots dehors

c'est toi, toi et toi
ta maison hantée de l'âme
ton esprit pervers d'infini
ton angoisse à la moelle
ta peur des mondes aquariums
le long de tes parois

c'est toi, toi et toi
des appels non reconnues
des voix nées soudaines
des années de cafard
aux cornues maléfiques
des amours malvenues
et la blessure inlassable
des rêves dans tes pas futurs

OceanofPDF.com

VÉRITÉ IRRÉDUCTIBLE

Ô ton visage comme un nénuphar flottant
et le temps c'est le chœur des aulnes
à regretter continu sur des rives insensées

ton âme est quelque part
sur les collines de chair oubliée
et le temps c'est mon soulier
à creuser contre le ciel

à vivre mon angoisse poudrait
éclairait l'obscur arête de ma transparence
le temps c'est ton visage à aimer blanc

dans cette ville qui m'a jeté ses mauvais sorts
ton passage dure encore creuset de feu
le temps c'est une ligne droite et mourante
de mon œil à l'inespéré

OceanofPDF.com

SEMAINES

Cortèges des semaines
les voix qui chantent faux
le jargon de nos peines
les amours mécanos

la jarre est dans l'eau morte
les espoirs verrouillés
les secrets sans escortes
et les corps lézardés

sept jours comme des flûtes
les balcons qui colportent
le front blême qui bute
sur le seuil muet des portes

sur une grande artère
s'en vont les mains fanées
le soupir des années
et l'orgue de misère...

OceanofPDF.com

PETITE SUITE EN LEST

I

Jadis
enfant
mon poing révolté
a bondi dans l'espace
il a sifflé dans les arcs-en-ciel

aérolithe
on l'a retrouvé ce matin
je ne sais plus dans quelle plaine

II

petite semaine à dent grise
sept poteaux faire le tour
sept cartes faire jouer
petite semaine pleine de poches de néant
le cœur a des arrêts brusques mais savants

III

petite vie ma vie
petite vie des minutes pareilles
en queue leu leu
comme ça de suite
comme une caravane de chenilles de suite
comme des pieux de clôture de suite

petite vie ma vie
enclose en la grand'ville
parmi les pas sur les pavés
roulée dans le courant en rond

grise à éternuer

IV

aujourd'hui debout droit
demain couché brisé
je mourrai d'avoir été le même
je serai une ligne à même la terre
n'ayant plus d'ombre
ô mort
pays possible

V

car de l'index j'ai tracé des lignes
droites obliques ou courbes
(débarrassons-nous des cercles)
sur le sable dans l'argile
dans le ciel sur toutes choses

que savez-vous que je sais
les parcs étendus visités
les avenues connues
les royaumes fondés
avec quel poids au cœur

VI

attente des pans de murs
attente des pans de ciels
attente des yeux tissés de tous les regards

VII

auscultation du temps
patience de l'essentiel

VIII

car il faut se pencher du haut de l'espace
appuyer sa tempe contre l'espace
et de peur que tout se brouille
déplacer du silence

IX

la lune feuillette dans l'espace

X

mais à l'orée de la nuit navrée

à l'orée du jour

qu'y a-t-il

qui se tient là

OceanofPDF.com

CANTIQUE DES HORIZONS

(sur un ton faussement valéryen)

Ne vois-tu pas ma blonde
quelque petit bateau
courir les hautes eaux
les légendes du monde

quelque petit bateau
qui nargue les ondines
dans le vent de matines
sur la ligne des eaux

et que n'as-tu ô chère
la vive déraison
de créer ta vision
d'en humer les chimères

la vive déraison
de tendre ta chair nue
aux lunes inconnues
du seuil de ta vision

ô berceuse ma mie
avec moi t'accordant
dans l'haleine du temps
et d'espace magie

que ne souffres-tu pas
aux souffles des partances
d'échapper loin là-bas
le poids de ta naissance

OceanofPDF.com

COROLLES Ô FLEUR

(sur un ton faussement mallarméen)

Corolles ô fleur ton sourire
ouvertes échappent des abeilles d'or
reviennent les soirs bruns ivres
Infante des jeux du sort
née la beauté aux arches de tes rives
nos yeux marée sur ton corps
enfante pour eux les perles de vivre.

OceanofPDF.com

POUR RETROUVER LE MONDE ET L'AMOUR

Nous partirons de nuit pour l'aube des Mystères
et tu ne verras plus les maisons et les terres
et ne sachant plus rien des anciennes rancœurs
des détresses d'hier, des jungles de la peur
tu sauras en chemin tout ce que je te donne
tu seras contre moi celle qui s'abandonne

nous passerons très haut par-dessus les clameurs
et tu ne vivras plus de perfides rumeurs
or loin des profiteurs, des lieux de pestilence
tu entendras parler les mages du silence
alors tu connaîtras la musique à tes pas
et te revêtiront les neiges des sagas

nous ne serons pas seuls à faire le voyage
d'autres nous croiseront parmi les paysages
comme nous, invités de ce jour qui naîtra
nous devons les chérir d'un amour jamais las
eux aussi, révoltés, vivant dans les savanes
répondent à l'appel secret des caravanes

quand nous avancerons sur l'étable de mer
je te ferai goûter à la pulpe de l'air
puis nous libérerons nos joies de leur tourmente
de leur perte nos mains, nos regards de leurs pentes
des moissons de fruits mûrs pencheront dans ton cœur
dans ton corps s'épancheront d'incessantes douceurs

après le temps passé dans l'étrange et l'austère
on nous accueillera les bras dans la lumière

l'espace ayant livré des paumes du sommeil
la place des matins que nourrit le soleil
ô monde insoupçonné, uni, sans dissidence
te faisant échapper des cris d'incontinence

nouvelle-née, amour, nous n'aurons pas trahi
nous aurons retrouvé les rites d'aujourd'hui
le bonheur à l'affût dans les jours inventaires
notre maison paisible et les toits de nos frères
le passé, le présent, qui ne se voudront plus
les ennemis dressés que nous aurions connus

OceanofPDF.com

JE T'ÉCRIS

I

Je t'écris pour te dire que je t'aime
que mon cœur qui voyage tous les jours
— le cœur parti dans la dernière neige
le cœur parti dans les yeux qui passent
le cœur parti dans les ciels d'hypnose —
revient le soir comme une bête atteinte

Qu'es-tu devenue, toi mon amour comme hier ?
Moi j'ai noir éclaté dans la tête
j'ai froid dans la main
j'ai l'ennui comme un disque rengaine
j'ai peur d'aller seul de disparaître demain
sans ta vague à mon corps
sans ta voix de mousse humide
c'est ma vie que j'ai mal et ton absence

Le temps saigne.
Quand donc aurai-je de tes nouvelles ?
Je t'écris pour te dire que je t'aime
que tout finira dans tes bras amarré
que je t'attends dans la saison de nous-deux
qu'un jour mon cœur s'est perdu dans sa peine
que sans toi il ne reviendra plus

II

Mon amour quand nous serons couchés côte-à-côte
dans la crevasse du temps limoneux
nous reviendrons de nuit parler dans les herbes
au moment que grandit le point d'aube

dans les yeux des bêtes découpées dans la brume
tandis que le printemps liseronne aux fenêtres

Pour ce rendez-vous de notre fin du monde
c'est avec toi que je veux chanter
sur le seuil des mémoires les morts d'aujourd'hui
les morts qui respirent pour nous
les espaces oubliés

OceanofPDF.com

MA DÉSOLÉE SEREINE

Ma désolée sereine
ma barricadée lointaine
ma poésie les yeux brûlés
tous les matins tu te lèves à cinq heures et demie
dans ma ville et les autres
avec nous par la main d'exister
tu es la reconnue de notre lancinance
ma méconnue à la cime
tu nous coules d'un monde à l'autre
toi aussi tu es une amante avec des bras
non n'aie pas peur petite avec nous
nous te protégeons dans nos puretés fangeuses
avec nos corps revendiqués beaux
et t'aime Olivier
l'ami des jours qu'il nous faut espérer
et même après le temps de l'amer
quand tout ne sera que memento à la lisière des ciels
tu renaîtras toi petite
parmi les cendres
le long des gares nouvelles
dans notre petit destin
ma poésie le cœur heurté
ma poésie de cailloux chahutés

OceanofPDF.com

Quelque part par ici

LES VIES ÉTANCHES

Chacun ses pieds
dans ses pas

chacun ses larmes
au large des yeux

dans le Trois-Mâts
chacun ses rêves

chacun sa main
dans l'aumône

son mal de poudrerie
dans ses désirs

son mal de nébuleuse
dans ses pensées

au repas
chacun sa dent

chacun son cou
dans l'amour

chacun, chacun

chacun ses os
au cimetière

OceanofPDF.com

SELF-DEFENCE

Dru le corps
craquant le cœur
ahan le jour
les poings dedans

je défends ma peau
rien que ça
ma peau de peau

c'est bien assez
il me semble
pour commencer

allez-y voir après
après le jour

garantie
je bêle à la mort

OceanofPDF.com

LE VERRE D'EAU OU L'INACCEPTABLE

Les bourgeons de la soif dans les pores
ce n'est pas l'eau que je bois dans le verre
c'est quelque chose au fil de l'eau
à quoi on pense dans le roule des jours
comme un défoncé enfoncé
toute la sainte face de journée
toute, goutte à goutte
car la soif demeure, panique, tenace
car ni de poids, de place ou d'étendue
ni dedans, ou dehors peut-être
rien de rien n'est changé
j'ai toujours la motte de feu à l'estomac
je refuse à fond de mes deux pieds
sur les freins du temps
comme d'accoutumance chaque fois
une fois les yeux ouverts
et vide le verre

OceanofPDF.com

RÉDUCTION

Des heures puis des heures au fil
de mes yeux, aux prises avec eux
sillonnant les terres de personne
les poumons soufflant comme une avenue

la sonde douloureuse est à l'œuvre
(quelque part par ici)
l'abandon sans frontières, le monde
combien profond dans la désespérance
(quelque part par ici)

je n'ai plus que mes yeux de z-yeux
tout ailleurs dans mon corps est ténèbre
(mes yeux de z-yeux
— en tout et pour tout)

(les bulletins annoncent
qu'aucune localisation n'est en vue)

pourtant je vois ce que je vois

OceanofPDF.com

FAIT DIVERS

Il n'a pas fait vieux os
ses os ont blanchi la nuit

il n'avait que sa folie
vous lui avez tiré dessus

il s'est mis à s'tasser
il s'est mis à s'manger
on n'a jamais vu ça
un homme qui se mange
un homme debout qui s'insère
dans la fêlure de sa vie

hors du vivant, vivant
un homme que le monde enferme

il a compté, s'amenuisant
les coups de pied de son sang
s'est vu descendre
le nœud coulant glissait bien

adieu la visite
salut les caves

dispersez-vous, rentrez chez vous

OceanofPDF.com

CE MONDE SANS ISSUE

Pleure un peu, pleure ta tête, ta tête de vie
dans le feu des épées de vent dans tes cheveux
parmi les éclats sourds de béton sur tes parois
ta longue et bonne tête de la journée
ta tête de pluie enseignante
et pelures
et callosités
ta tête de mort

et ne pouvant plus me réfugier en Solitude
ni remuer la braise dans le bris du silence
ni ouvrir la paupière ainsi
qu'un départ d'oiseau dans la savane
que je meure ici au cœur de la cible
au cœur des hommes et des horaires
car il n'y a plus un seul endroit
de la chair de solitude qui ne soit meurtrie
même les mots que j'invente
ont leur petite aigrette de chair bleuie

souvenirs, souvenirs, maison lente
un cours d'eau me traverse
je sais, c'est la *Nord* de mon enfance
avec ses mains d'obscur tendresse
qui voletaient sur mes épaules
ses mains de latitudes de plénitude

et mes vingt ans et quelques dérivent
au gré des avenir morts, mes nuques
dans le vide

OceanofPDF.com

DÉCLARATION

à la dérision

Je suis seul comme le vert des collines au loin
je suis crotté et dégoûtant devant les portes
les yeux crevés comme des œufs pas beaux à voir
et le corps écumant et fétide de souffrance

Je n'ai pas eu de chance dans la baraque de vie
je n'ai connu que de faux aveux de biais le pire
je veux abdiquer jusqu'à la corde usée de l'âme
je veux perdre la mémoire à fond d'écrou

L'automne est venu je me souviens presque encore
on a préparé les niches pour les chiens pas vrai
mais à moi, à mon amour, à mon mal gênants
on ouvrit toutes grandes les portes pour dehors

or, dans ce monde d'où je ne sortirai bondieu
que pour payer mon dû, et où je suis gigué déjà,
fait comme un rat par toutes les raisons de vivre
hommes, chers hommes, je vous remets volontiers

1 – ma condition d'homme
2 – je m'étends par terre
dans ce monde où il semble meilleur
être chien qu'être homme

LA ROUTE QUE NOUS SUIVONS

À la criée du salut nous voici
armés de désespoir

ton corps était une plate-bande de fleurs loin des massacres et j'étais
étendu flottant de tout mon long au long de toi

soudain je suis debout contre l'air égratigné de mouches à feu
je suis droit à l'écoute comme un fil à plomb
je comprends que nous ne serons plus jamais des hommes si nos
yeux se vident

salut beau désaccord ma vie qui divise le monde
tous les liserons des désirs fleurissent dans mon sang tourne-vents
nos regards les ailes mortes vont battre de nouveau

je me promène je hèle je ne récite plus mes leçons de 2000 ans
je vais comme une cloche-alerte mêlée au paradis obsessionnel des
oiseaux
suivez-moi tous ceux qui oscillent à l'ancre des soirs
levons nos visages de terre cuite de cuir repoussé frappés de sol de
travaux

nous avançons nous avançons le front comme un delta aérés dans
nos yeux de mansarde

« Good bye farewell ! »
quand nous reviendrons nous aurons à dos la victoire
et à force d'avoir pris en haine toutes les servitudes
nous serons devenus des bêtes féroces de l'espoir

OceanofPDF.com

La marche à l'amour

(fragments)

OceanofPDF.com

JEUNE FILLE

Jeune fille plus belle que toutes nos légendes
de retour à la maison que protègent les mères
secrète et enjouée parmi les êtres de l'été
elle aimait bien celui qui cache son visage

sur mon corps il ne reste que bruine d'amour
au loin les songes se rassemblent à sa taille
pour les bouquets d'eau de ses yeux trop beaux
les yeux qu'elle a lui font trop mal à l'âme

jeune fille plus perdue que toute la neige
les ans s'encordent sur mes longueurs de solitude
et toujours à l'orée de ta distance lointaine
tes mille essaims de sourires encore m'escortent

j'en parle à cause d'un village de montagnes
d'où s'envolent des rubans de route fragiles
toi et moi nous y fûmes plusieurs fois la vie
avec les bonheurs qui d'habitude arrivent

je parle de ces choses qui nous furent volées
mais les voudra la mort plus que l'ombre légère
nous serons tous deux allongés comme un couple
enfin heureux dans la mémoire de mes poèmes

OceanofPDF.com

PLUS BELLE QUE LES LARMES

Jeune fille plus belle que les larmes
qui ont coulé plus qu'averses d'avril
beaux yeux aux ondes de martin-pêcheur du matin
où passent les longs courriers de mon désir
mémoire, ô colombe dans l'espace du cœur
mes mains sont au fuseau des songes éteints
je me souviens de sa hanche de navire
je me souviens de ses épis de frissons
et sur mes fêtes et mes désastres
je te salue toi la plus belle
et je chante

OceanofPDF.com

LA MARCHE À L'AMOUR

●

Tu as les yeux pers des champs de rosées
tu as des yeux d'aventure et d'années-lumière
la douceur du fond des brises au mois de mai
pour les accompagnements de ma vie en friche
avec cette chaleur d'oiseau à ton corps craintif
moi qui suis charpente et beaucoup de fardoches
moi je fonce à vive allure et entêté d'avenir
la tête en bas comme un bison dans son destin
la blancheur des nénuphars s'élève jusqu'à ton cou
pour la conjuration de mes manitous maléfiques
moi qui ai des yeux où ciel et mer s'influencent
pour la réverbération de ta mort lointaine
avec cette tache errante de chevreuil que tu as

●

tu viendras toute ensoleillée d'existence
la bouche envahie par la fraîcheur des herbes
le corps mûri par les jardins oubliés
où tes seins sont devenus des envoûtements
tu te lèves, tu es l'aube dans mes bras
où tu changes comme les saisons
je te prendrai marcheur d'un pays d'haleine
à bout de misères et à bout de démesures
je veux te faire aimer la vie notre vie
t'aimer fou de racines à feuilles et grave
de jour en jour à travers nuits et gués
de moellons nos vertus silencieuses
je finirai bien par te rencontrer quelque part
contre tout ce qui me rend absent et douloureux
par le mince regard qui me reste au fond du froid

j'affirme ô mon amour que tu existes
je corrige notre vie

●

nous n'irons plus mourir de langueur mon amour
à des milles de distance dans nos rêves bourrasques
des filets de sang dans la soif craquelée de nos lèvres
les épaules baignées de vols de mouettes
non
j'irai te chercher nous vivrons sur la terre
la détresse n'est pas incurable qui fait de moi
une épave de dérision, un ballon d'indécence
un pitre aux larmes d'étincelles et de lésions profondes
frappe l'air et le feu de mes soifs
coule-moi dans tes mains de ciel de soie
la tête la première pour ne plus revenir
si ce n'est pour remonter debout à ton flanc
nouveau venu de l'amour du monde
constelle-moi de ton corps de voie lactée
même si j'ai fait de ma vie dans un plongeon
une sorte de marais, une espèce de rage noire
si je fus cabotin, concasseur de désespoir
j'ai quand même idée farouche
de t'aimer pour ta pureté
de t'aimer pour une tendresse que je n'ai pas connue

●

dans les giboulées d'étoiles de mon ciel
l'éclair s'épanouit dans ma chair
je passe les poings durs au vent
j'ai un cœur de mille chevaux-vapeur
j'ai un cœur comme la flamme d'une chandelle
toi tu as la tête d'abîme douce n'est-ce pas
la nuit de saule dans tes cheveux
un visage enneigé de hasards et de fruits
un regard entretenu de sources cachées
et mille chants d'insectes dans tes veines
et mille pluies de pétales dans tes caresses

●

tu es mon amour
ma clameur mon brament
tu es mon amour ma ceinture fléchée d'univers
ma danse carrée des quatre coins d'horizon
le rouet des écheveaux de mon espoir
tu es ma réconciliation batailleuse
mon murmure de jours à mes cils d'abeille
mon eau bleue de fenêtre
dans les hauts vols de buildings
mon amour
de fontaines de haies de ronds-points de fleurs
tu es ma chance ouverte et mon encerclement
à cause de toi
mon courage est un sapin toujours vert
et j'ai du chiendent d'achigan plein l'âme
tu es belle de tout l'avenir épargné
d'une frêle beauté soleilleuse contre l'ombre
ouvre-moi tes bras que j'entre au port
et mon corps d'amoureux viendra rouler
sur les talus du Mont-Royal
origanal, quand tu brames origanal
coule-moi dans ta palinte osseuse
fais-moi passer tout cabré tout empanaché
dans ton appel et ta détermination
Montréal est grand comme un désordre universel
tu es assise quelque part avec l'ombre et ton cœur
ton regard vient luire sur le sommeil des colombes
fille dont le visage est ma route aux réverbères
quand je plonge dans les nuits de sources
si jamais je te rencontre fille
après les femmes de la soif glacée
je pleurerai te consolerais
de tes jours sans pluies et sans quenouilles
des hasards de l'amour dénoué
j'allumerai chez toi les phares de la douceur
nous nous reposerons dans la lumière
de toutes les mers en fleurs de manne
puis je jetterai dans ton corps le vent de mon sang

tu seras heureuse fille heureuse
d'être la femme que tu es dans mes bras
le monde entier sera changé en toi et moi

●

la marche à l'amour s'ébruite en un voilier
de pas voletant par les eaux blessées de nénuphars
mes absolus poings
ah violence de délices et d'aval
j'aime

que j'aime

que tu t'avances

ma ravie
frileuse aux pieds nus sur les frimas
par ce temps doucement entêté de perce-neige
sur ces grèves où l'été
pleuvent en longues flammèches les cris des pluviers
harmonica du monde lorsque tu passes et cèdes
ton corps tiède de pruche à mes bras payeurs
lorsque nous gisons fleurant la lumière incendiée
et qu'en tangage de moisson ourlée de brises
je me déploie sur ta fraîche chaleur de cigale
je roule en toi
tous les saguenays d'eau noire de ma vie
je fais naître en toi
les frénésies de frayères au fond du cœur d'outaouais
puis le cri de l'engoulevent vient s'abattre dans ta gorge
terre meuble de l'amour ton corps
se soulève en tiges pêle-mêle
je suis au centre du monde tel qu'il gronde en moi
avec la rumeur de mon âme dans tous les coins
je vais jusqu'au bout des comètes de mon sang
haletant

harcelé de néant

et dynamité

de petites apocalypses
les deux mains dans les furies dans les féeries
ô mains
ô poings

comme des cogneurs de folles tendresses

●

mais que tu m'aimes et si tu m'aimes
s'exhalera le froid natal de mes poumons
le sang tournera ô grand cirque
je sais que tout amour
sera retourné comme un jardin détruit
qu'importe je serai toujours si je suis seul
cet homme de lisière à bramer ton nom
éperdument malheureux parmi les pluies de trèfles
mon amour ô ma plainte
de merle-chat dans la nuit buissonneuse
ô fou feu froid de la neige
beau sexe floral ô ma neige
mon amour d'éclairs lapidée
morte
dans le froid des plus lointaines flammes

●

puis les années m'emportent sens dessus dessous
je m'en vais en délabre au bout de mon rouleau
des voix murmurent les récits de ton domaine
à part moi je me parle
que vais-je devenir dans ma force fracassée
ma force noire du bout de mes montagnes
pour te voir à jamais je déporte mon regard
je me tiens aux écoutes des sirènes
dans la longue nuit effilée du clocher de Saint-Jacques
et parmi ces bouts de temps qui halètent
me voici de nouveau campé dans ta légende
tes grands yeux qui voient beaucoup de cortèges
les chevaux de bois de tes rires
tes yeux de paille et d'or
seront toujours au fond de mon cœur
et ils traverseront les siècles

●

je marche à toi
je titube à toi
je meurs de toi jusqu'à la complète anémie
lentement je m'affale tout au long de ma hampe
je marche à toi, je titube à toi, je bois
à la gourde vide du sens de la vie
à ces pas semés dans les rues sans nord ni sud
à ces taloches de vent sans queue et sans tête
je n'ai plus de visage pour l'amour
je n'ai plus de visage pour rien de rien
parfois je m'assois par pitié de moi
j'ouvre mes bras à la croix des sommeils
mon corps est un dernier réseau de tics amoureux
avec à mes doigts les ficelles des souvenirs perdus
je n'attends pas à demain je t'attends
je n'attends pas la fin du monde je t'attends
dégagé de la fausse auréole de ma vie

OceanofPDF.com

POÈME DE SÉPARATION 1

Comme aujourd'hui quand me quitte cette fille
chaque fois j'ai saigné dur à n'en pas tarir
par les sources et les nœuds qui m'enchevêtrent.
Et je ne suis plus qu'un homme descendu à sa boue
chagrins et pluies couronnent ma tête hagarde
et tandis que l'oiseau s'émiette dans la pierre
les fleurs avancées du monde agonisent de froid
et le fleuve remonte seul debout dans ses vents.

Je me creusais un sillon aux larges épaules
au bout son visage montait comme l'horizon
maintenant je suis pioché d'un mal d'épieu
christ pareil à tous les christs de par le monde
couchés dans les rafales lucides de leur amour
qui seul amour change la face de l'homme
qui seul amour prend hauteur d'éternité
sur la mort blanche des destins bien en cible.

Je t'aime et je n'ai plus que les lèvres
pour te le dire dans mon ramas de ténèbres
le reste est mon corps igné ma douleur cymbale
nuit basalte de mon sang et mon cœur derrick
je cahote dans mes veines de carcasse et de boucane.

La souffrance a les yeux vides du fer-blanc
elle ravage en-dessous feu de terre noire
la souffrance la pas belle et qui déforme
est dans l'âme un essaim de la mort de l'âme.

Ô Mon Amour Ma Rose Stellaire Ma Rose Bouée Ma Rose Éternité

ma caille de tendresse et mon joug d'espérance
tu fus cet amour aux seins de pommiers en fleurs
dans la chaleur de midi violente

OceanofPDF.com

POÈME DE SÉPARATION 2

Tu fus quelques nuits d'amour en mes bras
et beaucoup de vertige, beaucoup d'insurrection
même après tant d'années de mer entre nous
à chaque aube il est dur de ne plus t'aimer

parfois dans la foule, surgit l'éclair d'un visage
blanc comme fut naguère le tien dans ma tourmente
autour de moi l'air est plein de trous bourdonnant
peut-être qu'ailleurs passent sur ta chair désolée
pareillement des éboulis de bruits vides
et fleurissent les mêmes brûlures éblouissantes

si j'ai ma part d'incohérence il n'empêche
que par moment ton absence fait rage
qu'à travers cette absence je me désolleille
par mauvaise affliction et sale vue malade
j'ai un corps en mottes de braise où griffe
un mal fluide de glace vive en ma substance

ces temps difficiles malmènent nos consciences
le monde file un mauvais coton, et moi
tel le bec du pivert sur l'écorce des arbres
de déraison en désespoir mon cœur s'acharne
et comme lui, mitrailleuse, il martèle

ta lumière n'a pas fini de m'atteindre
ce jour-là, ma nouvellement oubliée
je reprendrai haut-bord et destin de poursuivre
en une femme aimée pour elle à cause de toi

OceanofPDF.com

AVEC TOI

I

Je voudrais t'aimer comme tu m'aimes, d'une
seule coulée d'être ainsi qu'il serait beau
dans cet univers à la grande promesse de Sphynx
mais voici la poésie, les camarades, la lutte
voici le système précis qui écrase les nôtres
et je ne sais plus, je ne sais plus t'aimer
comme il le faudrait ainsi qu'il serait bon
ce que je veux te dire, je dis que je t'aime

l'effroi s'emmêle à l'eau qui ourle tes yeux
le dernier cri de ta détresse vrille à ma tempe
(nous vivons loin l'un de l'autre à cause de moi
plus démunie que pauvreté d'antan) (et militant)
ceux qui s'aimeront agrandis hors de nos limites
qu'ils pensent à nous, à ceux d'avant et d'après
(mais pas de remerciements, pas de pitié, par
amour), pour l'amour, seulement de temps en temps
à l'amour et aux hommes qui en furent éloignés

ce que je veux te dire, nous sommes ensemble
la flûte de tes passages, le son de ton être ton être
ainsi que frisson d'air dans l'hiver
il est ensemble au mien comme désir et chaleur

II

Je suis un homme simple avec des mots qui peinent
et je ne sais pas écrire en poète éblouissant
je suis tué (cent fois je fus tué), un tué rebelle
et j'ahane à me traîner pour aller plus loin

déchéance est ma parabole depuis des suites de pères
je tombe et tombe et m'agrippe encore
je me relève et je sais que je t'aime
je sais que d'autres hommes forceront un peu plus
la transgression, des hommes qui nous ressemblent
qui vivront dans la vigilance notre dignité réalisée
c'est en eux dans l'avenir que je m'attends
que je me dresse sans qu'ils le sachent, avec toi

OceanofPDF.com

UNE FIN COMME UNE AUTRE

ou une mort en poésie...

Si tu savais comme je lutte de tout mon souffle
contre la malédiction de bâtiments qui craquent
telles ces forces de naufrage qui me hantent
tel ce goût de l'être à se défaire que je crache

et quoi dire que j'endure dans toute ma charpente
ces années vides de la chaleur d'un autre corps
je ne pourrai pas toujours, l'air que je respire
est trop rare sans toi, un jour je ne pourrai plus

ce jour sera la mort d'un homme de courage inutile
venue avec un froid dur de cristaux dans ses membres
mon amour, est-ce moi plus loin que toute la neige
enlisé dans la faim, givré, yeux ouverts et brûlés

OceanofPDF.com

La vie agonique

En étrange pays dans mon pays lui-même.

ARAGON

OceanofPDF.com

L'HOMME AGONIQUE

Jamais je n'ai fermé les yeux
malgré les vertiges sucrés des euphories
même quand mes yeux sentaient le roussi
même en butte aux rafales montantes du sommeil

— Car je trempe jusqu'à la moelle des os
jusqu'aux états d'osmose incandescents
dans la plus noire transparence de nos sommeils

— Tapi au fond de moi tel le fin renard
alors je me résorbe en jeux, je mime et parade
ma vérité, le mal d'amour, et douleurs et joies

Et je m'écris sous la loi d'émeute
je veux saigner sur vous par toute l'affection
j'écris, j'écris, à faire un fou de moi
à me faire le fou du roi de chacun
volontaire aux enchères de la dérision
mon rire en volées de grelots par vos têtes
en chavirées de pluie dans vos jambes

Mais je ne peux me déprendre du conglomérat
je suis le rouge-gorge de la forge
le mégot de survie, l'homme agonique

Un jour de grande détresse à son comble
je franchirai les tonnerres des désespoirs
je déposerai ma tête exsangue sur un meuble
ma tête grenade et déflagration
sans plus de vue je continuerai, j'irai

vers ma mort peuplée de rumeurs et d'éboulis
je retrouverai ma nue propriété

OceanofPDF.com

HÉRITAGE DE LA TRISTESSE

Il est triste et pêle-mêle dans les étoiles tombées
livide, muet, nulle part et effaré, vaste fantôme
il est ce pays seul avec lui-même et neiges et rocs
un pays que jamais ne rejoint le soleil natal
en lui beau corps s'enfouit un sommeil désaltérant
pareil à l'eau dans la soif vacante des graviers

je le vois à la bride des hasards, des lendemains
il affleure dans les songes des hommes de peine
quand il respire en vagues de sous-bois et fougères
quand il brûle en longs peupliers d'années et d'oubli
l'inutile chlorophylle de son amour sans destin
quand gît à son cœur de misaine un désir d'être

il attend, prostré, il ne sait plus quelle rédemption
parmi les paysages qui marchent en son immobilité
parmi ses haillons de silence aux iris de mourant
il a toujours ce sourire échoué du pauvre avenir avili
il est toujours à sabrer avec les pagaies de l'ombre
l'horizon devant lui recule en avalanches de promesses

démuni, il ne connaît qu'un espoir de terrain vague
qu'un froid de jonc parlant avec le froid de ses os
le malaise de la rouille, l'à-vif, les nerfs, le nu
dans son large dos pâle les coups de couteaux cuits
il vous regarde, exploité, du fond de ses carrières
et par à travers les tunnels de son absence, un jour
n'en pouvant plus y perd à jamais la mémoire d'homme

les vents qui changez les sorts de place la nuit

vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires
vents telluriques, vents de l'âme, vents universels
vents ameutez-nous, et de vos bras de fleuve ensemble
enserrez son visage de peuple abîmé, redonnez-lui
la chaleur

et la profuse lumière des sillages d'hirondelles

OceanofPDF.com

POUR MON RAPATRIEMENT

Homme aux labours des brûlés de l'exil
selon ton amour aux mains pleines de rudes conquêtes
selon ton regard arc-en-ciel arc-bouté dans les vents
en vue de villes et d'une terre qui te soient natales

je n'ai jamais voyagé
vers autre pays que toi mon pays

un jour j'aurai dit oui à ma naissance
j'aurai du froment dans les yeux
je m'avancerai sur un sol, ému, ébloui
par la pureté de bête que soulève la neige

un homme reviendra
d'en dehors du monde

OceanofPDF.com

LES SIÈCLES DE L'HIVER

Le gris, l'agacé, le brun, le farouche
tu craques dans la beauté fantôme du froid
dans les marées de bouleaux, les confréries
d'épinettes, de sapins et autres compères
parmi les rocs occultes et parmi l'hostilité

pays chauve d'ancêtres, pays
tu déferles sur des milles de patience à bout
en une campagne affolée de désolément
en des villes où ta maigreur calcine ton visage
nous nos amours vidées de leurs meubles
nous comme empesés d'humiliation et de mort

et tu ne peux rien dans l'abondance captive
et tu frissonnes à petit feu dans notre dos

OceanofPDF.com

ET L'AMOUR MÊME EST ATTEINT

Dans l'envol d'un espace baigné d'eaux médiantes
sur cette terre de la nostalgie rauque et basse
recouverte et découverte par l'aile des saisons
mes yeux sont ancrés dans le sort du monde
mon amour je te cherche dans l'aboli toi
ô solitude de trille blanc dans le mai des bois
je veux te posséder en même temps que ma vie
mes gestes
sont pleins de blessures mes pleins poignets
de compassion

je pioche mon destin de long en large
dans l'insolence et la patience et les lentes interrogations giratoires
le dû d'un homme de l'amour de rien ô dérision

toi quels yeux as-tu dans les feuillages
de bulles de hublots de pépites
de geai bleu en jaseur des cèdres
quel cœur effaré de chevreuse en fuite

si c'est ton visage au loin posé comme un phare
me voici avec mon sang de falaise et d'oriflammes
de toutes mes lèvres venteuses sur les terres
de toute la force échevelée de mes errances
car déjà le monde tourne sur ses gonds
la porte tournera sur ses fables
et j'entends ton rire de bijoux consumés
dans le lit où déferle les printemps du plaisir

Il y aura toi et moi, et le cœur unanime

je serai enfin dévêtu de ma fatigue

OceanofPDF.com

LA BRAISE ET L'HUMUS

Rien n'est changé de mon destin ma mère mes camarades
le chagrin luit toujours d'une mouche à feu à l'autre
je suis taché de mon amour comme on est taché de sang
mon amour mon amour fait mes murs à perpétuité

un goût d'années d'humus aborde à mes lèvres
je suis malheureux plein ma carrure, je saccage
la rage que je suis, l'amertume que je suis
avec ce bœuf de douleurs qui souffle dans mes côtes

c'est moi maintenant mes yeux gris dans la braise
c'est mon cœur obus dans les champs de tourmente
c'est ma langue dans les étapes des nuits de ruche
c'est moi cet homme au galop d'âme et de poitrine

je vais mourir comme je n'ai pas voulu finir
mourir seul comme les eaux mortes au loin
dans les têtes flambées de ma tête, à la bouche
les mots corbeaux de poème qui croassent
je vais mourir vivant dans notre empois de mort

OceanofPDF.com

TÊTE DE CABOCHE

Une idée ça vrille et pousse
l'idée du champ dans l'épi de blé
au cœur des feuilles l'idée de l'arbre
qui va faire une forêt
et même, même
forcenée, l'idée du chiendent

c'est dans l'homme tenu
sa tourmente aiguisée
sa brave folie grimpante
à hue, et à dia

Non, ça n'déracine pas
ça fait à sa tête de travers
cette idée-là, bizarre ! qu'on a
tête de caboche, ô liberté

OceanofPDF.com

LE DAMNED CANUCK (extrait de *la Batèche*)

.....
nous sommes nombreux silencieux raboteux rabotés
dans les brouillards de chagrin crus
à la peine à piquer du nez dans la souche des misères
un feu de mangeoire aux tripes
et la tête bondieu, nous la tête
un peu perdue pour reprendre nos deux mains
ô nous pris de gel et d'extrême lassitude

la vie se consume dans la fatigue sans issue
la vie en sourdine et qui aime sa complainte
aux yeux d'angoisse travestie de confiance naïve
à la rétine d'eau pure dans la montagne natale
la vie toujours à l'orée de l'air
toujours à la ligne de flottaison de la conscience
au monde la poignée de porte arrachée

ah sonnez crevez sonnaillles de vos entrailles
riez et sabrez à la coupe de vos privilèges
grands hommes, classe écran, qui avez fait de moi
le sous-homme, la grimace souffrante du cro-magnon
l'homme du cheap way, l'homme du cheap work
le damned Canuck

seulement les genoux seulement le ressaut pour dire

COMPAGNON DES AMÉRIQUES

(extrait de *la Batèche*)

Compagnon des Amériques
mon Québec ma terre amère ma terre amande
ma patrie d'haleine dans la touffe des vents
j'ai de toi la difficile et poignante présence
avec une large blessure d'espace au front
au-delà d'une vivante agonie de roseaux au visage

je parle avec les mots nouveaux de nos endurances
nous avons soif de toutes les eaux du monde
nous avons faim de toutes les terres du monde
dans la liberté criée de débris d'embâcle
nos feux de position s'allument vers le large
l'aïeule prière de nos doigts défaillante
la pauvreté luisant comme des fers à nos chevilles

mais cargue-moi en toi pays, cargue-moi
et marche au rompt le cœur de tes écorces tendres
marche à l'arête de tes dures plaies d'érosion
marche à tes pas réveillés des sommeils d'ornières
et marche à ta force épissure des bras à ton sol

mais chante plus haut l'amour en moi, chante
je me ferai passion de ta face
je me ferai porteur des germes de ton espérance
veilleur, guetteur, coureur, haleur de ton avènement
un homme de ton réquisitoire
un homme de ta patience raboteuse et varlopeuse
un homme de ta commisération infinie
l'homme artériel de tes gigues

dans le poitrail effervescent des poudreries
dans la grande artillerie de tes couleurs d'automne
dans tes hanches de montagnes
dans l'accord comète de tes plaines
dans l'artésienne vigueur de tes villes
devant toutes les litanies
 de chats-huants qui huent dans la lune
devant toutes les compromissions en peaux de vison
devant les héros de la bonne conscience
les émancipés malingres
 les insectes des belles manières
devant tous les commandeurs de ton exploitation
de ta chair à pavé
 de ta sueur à gages

.....
mais donne la main à toutes les rencontres, pays
ô toi qui apparais
 par tous les chemins défoncés de ton histoire
aux hommes debout dans l'horizon de la justice
qui te saluent
salut à toi territoire de ma poésie
salut les hommes des pères de l'aventure

.....
OceanofPDF.com

MONOLOGUES DE L'ALIÉNATION DÉLIRANTE

I

Le plus souvent ne sachant où je suis ni pourquoi
je me parle à voix basse voyageuse
et d'autres fois en phrases détachées (ainsi
que se meuvent chacune de nos vies)
puis je déparle à voix haute dans les haut-parleurs
crevant les cauchemars, et d'autres fois encore
déambulant dans un orbe calfeutré, les larmes
poussent comme de l'herbe dans mes yeux
j'entends de loin : de l'enfance, ou du futur
les eaux vives de la peine lente dans les lilas
je suis ici à rétrécir dans mes épaules
je suis là immobile et ridé de vent

II

le plus souvent ne sachant où je suis ni comment
je voudrais m'étendre avec tous et comme eux
corps farouche abattu avec des centaines d'autres
me morfondre pour un sort meilleur en marmonnant
en trompant l'attente héréditaire et misérable
je voudrais m'enfoncer dans la mort nuit de métal
enfin me perdre évanescent, me perdre
dans la fascination de l'hébétude multiple
pour oublier la lampe docile des insomnies
à l'horizon intermittent de l'existence d'ici

III

or je suis dans la ville opulente
la grande Ste. Catherine Street galope et claque
dans les Mille et une Nuits des néons

moi je gis, muré dans la boîte crânienne
dépoétisé dans ma langue et mon appartenance
déphasé et décentré dans ma coïncidence
ravageur je fouille ma mémoire et mes chairs
jusqu'en les maladies de la tourbe et de l'être
pour trouver la trace de mes signes arrachés emportés
pour reconnaître mon cri dans l'opacité du réel

IV

or je descends vers les quartiers minables
bas et respirant dans leur remugle
je dérive dans des bouts de rues décousus
voici ma vraie vie – dressée comme un hangar –
débarras de l'Histoire – je la revendique
je refuse un salut personnel et transfuge
je m'identifie depuis ma condition d'humilié
je le jure sur l'obscur respiration commune
je veux que les hommes sachent que nous savons

V

le délire grêle dans les espaces de ma tête
claytonies petites blanches claytonies de mai
pourquoi vous au fond de la folie mouvante
feux rouges les hagards tournesols de la nuit
je marche avec un cœur de patte saignante

VI

c'est l'aube avec ses pétilllements de branches
par-devers l'opaque et mes ignorances
je suis signalé d'aubépines et d'épiphanies
poésie mon bivouac
ma douce svelte et fraîche révélation de l'être
tu sonnes aussi sur les routes où je suis retrouvé
avançant mon corps avec des pans de courage
avançant mon cou au travers de ma soif
par l'haleine et le fer
et la vaillante volonté des larmes

VII

salut de même humanité des hommes lointains
malgré vous malgré nous je m'entête à exister
salut à la saumure d'homme

VIII

à partir de la blanche agonie de père en fils
à la consigne de la chair et des âmes
à tous je me lie
jusqu'à l'état de détritrus s'il le faut
dans la résistance
à l'amère décomposition viscérale et ethnique
de la mort des peuples drainés
où la mort n'est même plus la mort de quelqu'un.

OceanofPDF.com

RECOURS DIDACTIQUE

Mes camarades au long cours de ma jeunesse
si je fus le haut-lieu de mon poème, maintenant
je suis sur la place publique avec les miens
et mon poème a pris le mors obscur de nos combats

Longtemps je fus ce poète au visage conforme
qui frissonnait dans les parallèles de ses pensées
qui s'étiolait en rage dans la soie des désespoirs
et son cœur raillait la crue des injustices

Or je vois nos êtres en détresse dans le siècle
je vois notre infériorité et j'ai mal en chacun de nous

Aujourd'hui sur la place publique qui murmure
j'entends la bête tourner dans nos pas
j'entends surgir dans le grand inconscient résineux
les tourbillons des abattis de nos colères

Toi mon amour tu te tiens droite dans ces jours
nous nous aimons d'une force égale à ce qui nous sépare
la rance odeur de métal et d'intérêts croulants
Tu sais que je peux revenir et rester près de toi
ce n'est pas le sang, ni l'anarchie ou la guerre
et pourtant je lutte, je te le jure, je lutte
parce que je suis en danger de moi-même à toi
et tous deux le sommes de nous-mêmes aux autres
Les poètes de ce temps montent la garde du monde

Car le péril est dans nos poutres, la confusion
une brunante dans nos profondeurs et nos surfaces

nos consciences sont éparpillées dans les débris
de nos miroirs, nos gestes des simulacres de libertés
je ne chante plus je pousse la pierre de mon corps

Je suis sur la place publique avec les miens
la poésie n'a pas à rougir de moi
j'ai su qu'une espérance soulevait ce monde jusqu'ici.

OceanofPDF.com

L'OCTOBRE

L'homme de ce temps porte le visage de la flagellation
et toi, Terre de Québec, Mère Courage
dans ta longue marche, tu es grosse
de nos rêves charbonneux douloureux
de l'innombrable épuisement des corps et des âmes

je suis né ton fils par en-haut là-bas
dans les vieilles montagnes râpées du nord
j'ai mal et peine ô morsure de naissance
cependant qu'en mes bras ma jeunesse rougeois

voici mes genoux que les hommes nous pardonnent
nous avons laissé humilier l'intelligence des pères
nous avons laissé la lumière du verbe s'avilir
jusqu'à la honte et au mépris de soi dans nos frères
nous n'avons pas su lier nos racines de souffrance
à la douleur universelle dans chaque homme ravalé

je vais rejoindre les brûlants compagnons
dont la lutte partage et rompt le pain du sort commun
dans les sables mouvants des détresses grégaires

nous te ferons, Terre de Québec
lit des résurrections
et des mille fulgurances de nos métamorphoses
de nos levains où lève le futur
de nos volontés sans concessions
les hommes entendront battre ton poul dans l'histoire
c'est nous ondulant dans l'automne d'octobre
c'est le bruit roux de chevreuils dans la lumière

l'avenir dégagé

l'avenir engagé

OceanofPDF.com

L'amour et le militant

(fragments)

OceanofPDF.com

I

Chaque jour je m'enfonce dans ton corps
et le soleil vient bruire dans mes veines
mes bras enlacent ta nudité sans rivages
où je déferle pareil à l'espace sans bords

sur les pentes d'un combat devenu total
au milieu de la plus quotidienne obscurité
je pense à toi tel qu'au jour de ma mort
chaque jour tu es ma seule voie céleste

malgré l'érosion des peines tourmenteuses
je parviens à hisser mon courage faillible
je parviens au pays lumineux de mon être
que je t'offre avec le goût d'un cours nouveau

amour, sauvage amour de mon sang dans l'ombre
mouvant visage du vent dans les broussailles
femme, il me faut t'aimer femme de mon âge
comme le temps précieux et blond du sablier

✱

Quand je te retrouve après les camarades
le monde est agrandi de nos espoirs de nos paroles
et de nos actions prochaines dans la lutte
c'est alors de t'émouvoir que je suis enhardi
avec l'intensité des adieux désormais dénoués
et de l'aube recommencée sur l'autre versant

lorsque dans nos corps et autour
lorsque dans nos pensées emmêlées
lentement de sondes lentement de salive solaire
jonchés de flores caressés de bêtes brûlantes
secoués de fulgurants déplacements de galaxies
où des satellites balisent demain de plus de dieux
ainsi de te prendre dans le tumulte et l'immensité
lucide avec effervescence
tu me hâtes en toi consumant le manège du désir
toi lumineuse mouvance moirée
et lors de l'incoercible rafale fabuleuse
du milieu de nous confondus sans confins
se lèvent et nous soulèvent
l'empan et le faite de l'étreinte plus pressante
que la fatalité
noueuse et déliée, chair et verbe, espace
que nous formons largués l'un dans l'autre

*

Parle-moi parle-moi de toi parle-moi de nous
j'ai le dos large je t'emporterai dans mes bras
j'ai compris beaucoup de choses dans cette époque
les visages et les chagrins dans l'éloignement
la peur et l'angoisse et les périls de l'esprit
je te parlerai de nous de moi des camarades
et tu m'emporteras comblée dans le don de toi

Jusque dans le bas côté des choses
dans l'ombre la plus perdue à la frange
dans l'ordinaire musique de nos pas à pas
lorsque je rage butor de mauvaise foi
lorsque ton silence me cravache farouche
dans de grandes lévitations de bonheur
et dans quelques grandes déchirures
ainsi sommes-nous un couple
toi s'échappant de moi
moi s'échappant de toi

pour à nouveau nous confondre d'attirance
ainsi nous sommes ce couple ininterrompu
tour à tour désassemblé et réuni à jamais

OceanofPDF.com

II

Frêle frileuse femme qui vas difficilement
(son absence fait mal en creux dans ton ventre)
d'un effort à l'autre et dans l'espérance diffuse
tient debout en vie aux souffles des nécessités

diaphane fragile femme belle toujours d'une flamme
de bougie, toi aussi tu as su tes yeux s'effarent
(l'humidité de l'ennui ta fraîcheur qui s'écaille)
la justice est-il écrit est l'espoir de l'homme

mince courageuse femme qui voiles ton angoisse
(tu oublies ses rencontres ses liens clandestins)
sans toujours le vouloir il te mêle à sa souffrance
ce monde qui nous entoure auquel ses bras se donnent

patiente amoureuse femme qui languis de cet homme
(il se mépriserait lui-même du mépris qu'on lui porte)
elle pense : c'est en toi qu'est ancrée ma présence
c'est par elle unanime que je possède ma vie

OceanofPDF.com

III

Ce que la mer chante à des milles d'ici
la force de ton ventre, le besoin absolu
de m'ériger en toi
voici que mes bras de mâle amour s'ébranlent
pour les confondre en une seule étendue

Ce que la terre dans l'alchimie de ses règnes
abandonne et transmue en noueuses genèses
de même je l'accomplis en homme concret
dans l'arborescence de l'espèce humaine
et le destin qui me lie à toi et aux nôtres

Si j'étais mort avant de te connaître
ma vie n'aurait jamais été que fil rompu
pour la mémoire et pour la trace
je n'aurais rien su de mon corps d'après la mort
ni des grands fonds de la durée
rien de la tendresse au long cours de tes gestes
rien de cette vie notre éternité qui traverse la mort

et je n'en finis pas d'écouter les mondes
au long de tes hanches...

.....

Poèmes de l'amour en sursis

(extraits)

OceanofPDF.com

SEUL ET SEULE

Si tant que dure l'amour
j'ai eu noir
j'ai eu froid
tellement souvent
tellement longtemps
si tant que femme s'en va
il fait encore
encore plus noir
encore plus froid
tellement toujours
toujours tellement

OceanofPDF.com

ERRANT AMOUR

Ainsi créatures de l'hallucinante dépossession
le brasier roule en mon corps tous les tonnerres
la démence atteint les plus hauts gratte-ciel
quels ravages de toi ma belle dans le vide de toi
tant ma peine débonde qu'il n'est plus d'horizon
arquebuses et arcs-en-ciel brûlent mes yeux noyés

ainsi je lutte à rebours contre réel et raison
ainsi je charbonne dans la nostalgie des places
ainsi jusqu'en mes froids les plus nocturnes
avec la folie lunaire qui t'emporte ma belle...

OceanofPDF.com

AU SORTIR DU LABYRINTHE

Quand détresse et désarroi et déchirure
te larguent en la brume et la peur
lorsque tu es seule enveloppée de chagrins
dans un monde décollé de la rétine
alors ta souffrance à la mienne s'amarre, et pareils
me traversent les déserts de blancheur aiguë

Toi qui es mon amour dans l'empan de ma vie
ces temps nôtres sont durs parmi les nôtres
je tiens bon le temps
je tiens bon l'espérance
et dans cet espace qui nous désassemble
je brillerai plus noir que ta nuit noire

Ce qu'aujourd'hui tu aimes et que j'aime
comme hier habitée toujours tu m'aimeras
comme désormais désertée je t'aimerai encore
ensemble il nous appartient de tout temps à jamais
malgré ton naufrage dans l'autre monde du monde

je ne mourrai plus avec toi
à la croisée de nous-deux

OceanofPDF.com

APRÈS ET PLUS TARD

I

Me voici de nouveau dans le non-amour sans espace
avec mon amour qui dévale tel le chevreuil atteint
et comme la marée se retire pour la dernière fois
avec ma vie incertaine et dépaycée de terrain vague
avec mon corps en cendres et mes yeux en dedans
ô amour, fille, avec encore un peu de ta chaleur dorée
le vent m'emporte dans les souffles de nulle part

Et plus tard dans cette rue où je m'égare
éparpillé dans mes gestes et brouillé dans mon être
tombant et me soulevant dans l'âme
toute la pluie se rassemble sur mes épaules
la tristesse du monde luit très lasse et très basse
mais toi tristesse des hautes flammes dans mes genoux
tu me ravages comme les tourmentes des forêts rageuses
et parfois je me traîne et parfois je rafale...

II

Mais même dans l'en-dehors du temps de l'amour
dans l'après-mémoire des corps et du cœur
je ne suis revenu ni de tout ni de rien
je n'ai pas peur de pleurer en d'autres fois
je suis un homme irrigué, irriguant
de nouveau je m'avance vers toi, amour, je te demande
passage, amour je te demande demeure

OceanofPDF.com

J'avance en poésie...

OceanofPDF.com

LA PAUVRETÉ ANTHROPOS

Ma pauvre poésie en images de pauvres
avec tes efforts les yeux sortis de l'histoire
avec tes efforts de collier au cou des délires
ma pauvre poésie dans tes nippes de famille
de quel front tu harangues tes frères humiliés
de quel droit tu vocifères ton sort avec eux
et ces charges de dynamite dans le cerveau
et ces charges de bison vers la lumière
lumière dans la gangue d'ignorance
lumière emmaillotée de crépuscule
n'est-ce pas de l'inusable espoir des pauvres
ma pauvre poésie tel un amour chez les humbles
de perce-neige malgré les malheurs de chacun
de perce-confusion de perce-aberration
ma pauvre poésie dont les armes rouillent
dans le haut côté de la mémoire
dans le gargouillement de ta parole
ma pauvre poésie toujours si près de t'évanouir
désespérée mais non pas résignée
obstinée dans ta compassion et le salut collectif
malgré les malheurs avec tous et entre nous
qu'ainsi à l'exemple des pauvres tu as ton orgueil
et comme des pauvres ensemble un jour tu seras
dans une conscience ensemble
sans honte et retrouvant une nouvelle dignité

DANS LES LOINTAINS...

Dans les lointains de ma rencontre des hommes
le cœur serré comme les maisons d'Europe
avec les maigres mots frileux de mes héritages
avec la pauvreté natale de ma pensée rocheuse

j'avance en poésie comme un cheval de trait
tel celui-là de jadis dans les labours de fond
qui avait l'oreille dressée à se saisir réel
les frais matins d'été dans les mondes brumeux

OceanofPDF.com

LA CORNEILLE

Corneille, ma noire
corneille qui me saoule
opaque et envoûtante
venue pour posséder ta saison et ta descendance

Déjà l'été goûte un soleil de mûres
déjà tu conjoins en ton vol la terre et l'espace
au plus bas de l'air de même qu'en sa hauteur
et dans le profond des champs et des clôtures
s'éveille dans ton appel l'intimité prochaine
du grand corps brûlant de juillet

Corneille, ma noire
parmi l'avril friselis

Avec l'alcool des chaleurs nouvelles
la peau s'écarquille et tu me rends
bric-à-brac sur mon aire sauvage et fou braque
dans tous les coins et recoins de moi-même
j'ai mille animaux et plantes par la tête
et cependant que tes larges battements
m'agitent en frondaisons de désirs
mon sang dans l'air remue comme une haleine

Corneille, ma noire
jusqu'en ma moelle

Tu me fais prendre la femme que j'aime
du même trébuchant et même
tragique croassement rauque et souverain

dans l'immémoriale et la réciproque
secousse des corps
Corneille, ma noire

OceanofPDF.com

ART POÉTIQUE

J'ai la trentaine à brides abattues dans ma vie
je vous cherche encore pâturages de l'amour
je sens le froid humain de la quarantaine d'années
qui fait glace en dedans, et l'effroi m'agite...

je suis malheureux ma mère mais moins que toi
toi mes chairs natales, toi qui d'espérance t'insurges
ma mère au cou penché sur ton chagrin d'haleine
et qui perds gagnes les mailles du temps à tes mains

dans un autre temps mon père est devenu du sol
il s'avance en moi avec le goût du fils et des outils
mon père, ma mère, vous saviez à vous-deux nommer
toutes choses sur la terre, ô mon père, ô ma mère

j'entends votre paix
se poser comme la neige...

OceanofPDF.com

L'OMBRE DE L'OMBRE

La mort trébuchera dans sa dernière moisson
nous ne sommes plus qu'un dernier brin d'herbe
en tête-à-tête avec la vie
puis le monde n'est plus qu'un souvenir de bulle

La mort trébuchera dans sa dernière moisson
la mort aux yeux de chavirements de ciel et terre
en petits coups des à-coups de vitesse aux manettes au volant des
roues
en petites gorgées de secousses de laveuse de chemins carrossables
en petits élans de kayak en descente et culbute et cascades et
toboggan
la mort la mort acétylène en fanaux de nuit
un matin d'obus lilas
en fraîcheur d'éclair et de truite mouchetée
la mort au cri de girouette dans la gorge
la mort elle ne pèse que l'ombre de l'ombre
femme ô femme petites âmes petites vagues petites suites de petits
fracassements dans mes bras
de froissements de papier à cigarette
de frondaisons dans les frayères des voluptés
de feux doux s'épandant à l'infini du fini

et dans l'ombre de l'ombre de chaque nuit
dormir et s'aimer encore
ô dormir
fleurir ensemble

OceanofPDF.com

LES ANNÉES DE DÉRÉLICTION

(ou le second recours didactique)

I
la noirceur d'ici qui gêne le soleil lui-même
me pénètre, invisible comme l'idiotie teigneuse,
chaque jour dans ma vie reproduit le précédent
et je succombe sans jamais mourir tout à fait.

celui qui n'a rien comme moi, comme plusieurs
marche depuis sa naissance, marche à l'errance
avec tout ce qui déraile et tout ce qui déboussole
dans son vague cerveau que l'agression embrume

comment me retrouver labyrinthe ô mes yeux
je marche dans mon manque de mots et de pensée
hors du cercle de ma conscience, hors de portée
père, mère, je n'ai plus mes yeux de fil en aiguille.

puisque je suis perdu, comme beaucoup des miens
que je ne peux parler autrement qu'entre nous
ma langue pareille à nos désarrois et nos détresses
et bientôt pareille à la fosse commune de tous,

puisque j'ai perdu, comme la plupart autour
perdu la mémoire à force de misère et d'usure
perdu la dignité à force de devoir me rabaisser
et le respect de moi-même à force de dérision,

puisque je suis devenu, comme un grand nombre
une engeance qui tant s'éreinte et tant s'esquinte
à connaître son nom, sa place et son lendemain

et jusqu'à s'autodétruire à n'y pouvoir prétendre,
terre, terre, tu bois avec nous, terre comme nous
qui échappes à toute prégnance nôtre et aimante
tu bois les millénaires de la neige par désespoir
avec comme nous une fixité hagarde et discontinue
cependant que la beauté aurifère du froid
t'auréole et comme nous dans la mort te sertit.

II

je vais, parmi des avalanches de fantômes,
je suis mon hors-de-moi et mon envers,
nous sommes cernés par les hululements proches
des déraisons, des maléfices et des homicides.

je vais, quelques-uns sont toujours réels
lucides comme la grande aile brûlante de l'horizon
faisant sonner leur amour tocsin dans le malheur,
une souffrance concrète, une interrogation totale.

III

poème, mon regard, j'ai tenté que tu existes
luttant contre mon irréalité dans ce monde,
nous voici ballotés dans un destin en dérive
encore nous agrippant à nos signes méconnaissables,
notre visage disparu, s'effaceront tes images.

mais de l'absence des vies désamorçées de leur être
longtemps tenu dans l'oubli d'une qualité d'homme
parfois il me semble entrevoir qui font surface
une histoire et un temps qui seront les leurs
comme après le rêve quand le rêve est réalité.

IV

et j'élève une voix parmi des voix contraires,
sommes-nous sans appel de notre condition
sommes-nous sans appel à l'universel recours

hommes, souvenez-vous de vous en d'autres temps.

OceanofPDF.com

ARRÊT AU VILLAGE

(ou le dernier recours didactique)

J'ai souvent parlé avec des hommes devenus pauvreté
ils parlaient sachant de quoi il en retournait
de leur sort et du mauvais gouvernement au loin
ils avaient même une certaine grandeur farouche
dans le regard

jusqu'à ce jour-là je n'avais encore jamais parlé
avec des hommes sans pesanteur, plus étrangers
à nos présences que les martiens de notre terre
nos mots passaient à côté d'eux en la fixité parallèle
de leur absence

ce jour-là me poursuit comme ma propre fin
possible, un homme avec des yeux de courants d'air
dans le maintien inerte d'une exacte forme humaine
(je vois ces lueurs pourpres de coke dans leur main
j'entends ces craquements de chips entre leurs dents
et ce juke-box soulevant des ressacs engloutissant
d'un mur à l'autre)

cette vision me devance : un homme de néant
silence, avec déjà mon corps de grange vide, avec
une âme pareillement lointaine et maintenue minimale
par la meute vacante de l'aliénation, d'où parfois
d'un fin fond inconnu arrive une onde perceptible...

m'est témoin Paul-Marie Lapointe, en 1965, un soir
de pluie cafouilleuse
et de mer mêlées de tempête

en notre Gaspésie

OceanofPDF.com

LE QUATRIÈME AMOUR

Pour parler de toi à mes côtés
je retrouve ma voix pêle-mêle
la lévitation de ma force
et les jeux qui ne sont pas faits

Par ces temps nous traversons ensemble
avec fracas et beauté de nos âges
la dérélition intime et publique

Et je te porte sur toute la surface de mon corps
comme Lascaux
moi pan de mur céleste

OceanofPDF.com

LIEUX COMMUNS

Personne n'y peut rien
mais les objets mais les choses
personne personne
mais il était une fois toutes les fois
jamais toujours et pourtant

océaniques

le nous de toi
le nous de moi

OceanofPDF.com

LE QUÉBÉCANTHROPE

Telle fut sa vie que tous pouvaient voir.

Terminus.

Dans l'autre vie il fut pauvre comme un pauvre
vrai de vrai dépossédé.

Oubliez le Québécois
ce garçon qui ne ressemble à personne.

OceanofPDF.com

FOYER NATUREL

Ma belle folie crinière au vent
je m'abandonne à toi sur les chemins
avec les yeux magiques du hibou
parmi les fous fins fils du mal monde
parce que moi le noir

moi le forcené

magnifique

OceanofPDF.com

EN UNE SEULE PHRASE NOMBREUSE

Je demande pardon aux poètes que j'ai pillés
— poètes de tous pays, de toutes époques —
je n'avais pas d'autres mots, d'autres écritures
que les vôtres, mais d'une façon, frères
c'est un bien grand hommage à vous
car aujourd'hui, ici, d'un homme à l'autre
il y a des mots entre eux, qui sont
leur propre fil conducteur de l'homme
merci.

OceanofPDF.com

Recours didactique

OceanofPDF.com

SITUATION DE NOTRE POÉSIE

S'il y a beaucoup de demeures en poésie, pour ce qui est de nous, je ne vois pas l'utile ici d'en faire des pôles contradictoires destinés à se nier, mais de les considérer plutôt comme les différents aspects de notre réalité poétique totale. Cette réalité ne s'est jamais révélée aussi riche et multiple qu'en ces dix dernières années, 1947-1957. Sur quelles données immédiates et lointaines se fonde cette réalité ? Y a-t-il, si faible soit-elle, une affirmation nationale de notre poésie ? Où va-t-elle ? A-t-elle un avenir ? Et cette autre question, la première peut-être : Qui est-elle ? Les quelques considérations suivantes, sujettes à caution et obligatoirement effleurées dans le cadre du journal, pourraient servir d'amorce à une réflexion et à une discussion comme réponses à ces questions.

Prendre le pouls, en 1957, de la nouvelle poésie canadienne de langue française s'avère une entreprise difficile, étant donné la situation chaotique qui y règne et pleine de ferments, de gestations, d'œuvres en voie d'accomplissement. À partir des plaquettes et des recueils publiés dans la période ci-haut établie, et ne perdant pas de vue que nous envisageons notre poésie dans son ensemble, tout indique qu'elle va dans toutes les directions, l'une ne prévalant pas sur l'autre, et signe d'un manque de fixation et de complète maturité. Aucune tendance caractérisée ne s'y rencontre qui serait l'indice d'un lien de renouvellement. Aucun poète, aucun groupe comme tel – l'idée d'école étant d'évidence dépassée – n'a remis en question la notion de poésie et repensé en profondeur pour son propre compte les problèmes de création qu'elle pose. Démarche qui aurait cristallisé un certain nombre de valeurs poétiques, les ordonnant en vue d'œuvres originales, consommées, ou révolutionnaires, tant sous les rapports de l'inspiration et de l'expression que de la manière. Tout au plus décelons-nous de vagues courants. Néanmoins, et c'est énorme, il existe un mouvement poétique pluriel où se fait sentir une première densité collective. Beaucoup de passades, plusieurs

promesses, mais déjà des noms qui s'imposent, indiscutables. Et inclassables par rapport aux composantes et à l'idée que suppose une poétique nationale : une unité dans la diversité, une résonance de fond, « des lignes de forces spirituelles, des caractéristiques foncières, des thèmes et des symboles clés » (E. Dune).

C'est entendu, nous parlons et écrivons en français et notre poésie sera toujours de la poésie française. D'accord.

Mais notre tellurisme n'est pas français et, partant, notre sensibilité, pierre de touche de la poésie ; si nous voulons apporter quelque chose au monde français et hisser notre poésie au rang des grandes poésies nationales, nous devons nous trouver davantage, accuser notre différenciation et notre pouvoir d'identification. Sans cesser d'écrire en un français de plus en plus correct, voire de classe internationale. Nous aurons alors une poésie très caractérisée dans son inspiration et sa sensibilité, une poésie canadienne d'expression française et, si nous savons aller à l'essentiel, universelle. Les réussites du Mexique, du Chili, pour ne prendre que ces deux pays, sont concluantes à cet égard.

Notre mouvement poétique actuel, son essor, sa ferveur, sa lutte, entre de plain pied dans l'ère de la poésie moderne, c'est-à-dire d'un mode de penser, de sentir, d'agir, de l'homme, au moyen de techniques propres et communes à la connaissance poétique de notre temps. Phénomène que présentait Baudelaire il y a un siècle et qu'il désignait sous le nom de modernité.

Pour une large part, une grande littérature, une grande poésie donc, en nombre et en qualité, est possible dans la mesure où l'état général de la culture marque des progrès. Le développement de cette dernière chez nous compte évidemment. Pour nous restreindre à l'action que la poésie exerce sur elle-même, quels sont les antécédents spécifiques à notre poésie d'aujourd'hui ?

Soulignons dès maintenant le fait qu'à sa source comme au cours de son édification, elle s'est traduite en marge des cadres officiels de notre littérature bien-pensante et reconnue, ce qui lui a souvent donné des airs d'importation – et il n'en est rien quant à sa ligne de fond – et que ce n'est que depuis peu que l'on commence à l'intégrer et à la reconnaître comme une valeur vivante de culture.

Notre poésie moderne est née presque sans transition. D'abord nous constatons une rupture assez nette. La génération de 1925, sauf Choquette qui récidivera, cesse de publier vers 1934. Auparavant,

hors Marcel Dugas et J. Aubert Loranger, nous ne pouvons nous trouver de précurseurs valables. De 1930 à 1940, des poètes comme Simone Routhier, René Chopin, François Hertel, contribuent à l'éclatement des cadres. Puis en deux coups, il revient à deux grands poètes, Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau, d'élever la poésie chez nous au niveau des préoccupations contemporaines. Ils n'ont cependant pas eu d'influence directe sur les poètes de l'heure, sinon, et c'est beaucoup, à titre d'exemple. Pour ces derniers, c'est à travers une prise de conscience à la fois individuelle et collective, et d'être ouverts à toutes les sollicitations de leur époque, qu'ils trouvent les raisons de leur création et de leur art.

Jusqu'en 1948, mis à part *Regards et jeux dans l'espace* et *les Îles de la nuit*, nous assistons à des efforts isolés, des essais timides, non aboutis et à des récurrences de l'ancienne poétique. Temps de sourds combats traversés des condamnations aveugles des pontifes académiques. Passons. Il y a une action qui n'est pas souvent mise en lumière : celle des revues telles qu'*Amérique française*, *Gants du Ciel*, et surtout *la Nouvelle Relève*. Elles ont joué un rôle important, pour la jeune poésie. En particulier *la Nouvelle Relève*, dont la vitalité coïncide avec la guerre, qui groupe autour d'elle tout ce qu'il y a de jeunes avant-gardistes, à l'époque. Nous y rencontrons des hommes, Guy Sylvestre plus spécialement, qui, par leurs écrits sur la poésie nouvelle, ont déraciné nombre de préjugés et préparé ainsi le terrain à son épanouissement. C'est aussi Gilles Hénault (et ses *Cahiers de la File indienne*), Anne Hébert, Rina Lasnier. Toutefois, je qualifie leur début de première manière ; ils donneront leur vraie mesure après 1948.

Cette année 1948 voit paraître *Refus global*. Indépendamment de certaines intentions qui l'inspirent et que je ne partage pas d'emblée, ce manifeste est une date. En propos de violence, de révolte, de refus, mais aussi de revendication, il ébranle, sans encore leur porter le coup mortel, nos dogmatismes, nos sentimentalismes, nos académismes, et le réquisitoire embrasse tout l'homme et toute la vie. L'œuvre d'art n'est plus un accessoire, elle est vitale, elle fait appel à toutes les ressources de l'esprit et du corps, aux réalités du visible et de l'invisible, elle a une valeur en soi. Pour la première fois chez nous, la condition de l'artiste, de l'écrivain, sa liberté, sa fonction, sont posées devant notre société. Sur le plan poétique

proprement dit *Refus global* a pour effet de libérer la force créatrice de ses entraves. La poésie enregistre son irruption dans le social, en ce sens qu'elle prend conscience de ses pouvoirs à transformer l'homme. La poésie devient une raison de vivre et se fait militante en faveur de la liberté absolue dans la création et le choix de ses moyens. Le poète adopte vis-à-vis la vie et la société une attitude critique, à tendance éthique ou esthétique selon ses déterminations, et désintègre ou reconstruit le lyrisme. Ce sont là, me direz-vous, quelques-unes des thèses surréalistes ou de ses succédanés. Soit. Mais le post-surréalisme des années d'après-guerre a une valeur universelle. Il déferle aux États-Unis, aux Antilles françaises et en Amérique du Sud, et il produit des œuvres de qualité et de force. Le reproche n'est pas justifié qui veut faire de notre mouvement dit automatiste de 1948 une succursale assujettie aux courants surréalistes français. Assimiler, se mettre au diapason des inquiétudes de son temps, n'est pas forcément imiter. Deux poètes ont illustré de façon exemplaire et personnelle, c'est-à-dire concernée, cette poussée du moment : Claude Gauvreau, dont le principal de l'œuvre n'est malheureusement pas encore édité, et Paul-Marie Lapointe, dont *le Vierge incendié* n'a pas fini de nous hanter. Avec le recul nécessaire, il apparaît que le mouvement de *Refus global* n'a pas eu les répercussions attendues par ses promoteurs, du moins en littérature. Ils se sont souvent empêtrés eux-mêmes dans leur démarche, n'évitant pas la contradiction de base, l'absolutisme, le scandale pour le scandale qui leur fait parfois casser des pots déjà en miettes. Encore ici, nous ne remarquons pas d'influence précise sur l'ensemble des poètes actuels, ceux-ci se prêtant plutôt à ce qui se brasse de poésie dans l'air du temps et à ce qui constitue leur empirisme. L'important, c'est que quelques-uns d'entre nous ayons retenu la leçon de 1948.

Après ce bref et tumultueux remous, l'actualité et l'activité de la poésie d'avant-garde rentre de nouveau dans le ghetto. Elle ne dépasse guère le cercle des amateurs et des initiés, comme on dit, à propos d'hommes qui ont tout simplement le tort de marcher de front avec leur temps. Autour de 1948, et jusqu'en 1952, notre poésie alterne entre le point mort et les flottements. À remarquer, la parution de *Ma vie tragique*, d'Isabelle Legris, les deux recueils d'Alphonse Piché, *Remous*, et *Voie d'eau*. La tentative des Éditions

de Malte. L'apparition heureuse, comme deux extrêmes, de Sylvain Garneau et Fernand Dumont.

En 1950, une nouvelle génération de poètes, la nôtre, se fait jour, qui ne commencera à produire vraiment qu'en 1953. Somme toute, et si l'on excepte les réussites solitaires de Grandbois et Saint-Denys Garneau, jusqu'en 1950 notre poésie est une longue marche pour se trouver et, comme malgré elle souvent, sous les pressions intérieures et extérieures et parce qu'elle ne peut pas elle aussi échapper à l'histoire. C'est la première étape d'une prise de conscience où trois facteurs dominants l'ont marquée : deux grands poètes d'abord, puis le mouvement de *la Nouvelle Relève* et celui de *Refus global*. Nous venions de loin. La constellation des poètes de 1953 va poursuivre cet effort, l'affermir et l'agrandir, lui donner une réalité collective et nombreuse. Leurs noms nous sont familiers : de nouveau Anne Hébert, Gilles Hénault, Claude Gauvreau, Rina Lasnier, puis Roland Giguère, Jean-Guy Pilon, Réginald Boisvert, Jean-P. Filion, Claude Fournier, Fernand Ouellette, Luc Perrier, J.-C. Dussault, etc., puis les plus récents : Françoise Bujold, P.A. Boucher, Louise Pouliot, Yves Préfontaine, Guy Gervais... Ce qui était jusque-là le fait de poètes sans grande communication entre eux devient aujourd'hui un climat, une vie poétique.

En effet, notre jeune poésie (sauf trois ou quatre, aucun de ses représentants n'a encore trente ans) prend sur elle, en 1953, d'assurer son existence. Il appartient aux poètes de sauver la poésie non seulement spirituellement mais aussi dans sa matérialité. Aussi bien brise-t-elle en premier lieu son isolement, sinon sa solitude, isolement où l'on commençait à se complaire. Elle se donne des cadres d'édition et de diffusion ; elle vise à une politique de présence des poètes et des œuvres, tant au milieu de nous qu'à l'étranger. Les poètes font connaissance : ils se rencontrent assidûment, échangent, discutent, se communiquent leurs recherches, leurs travaux d'expérimentation, etc. Des liens étroits se créent avec la France, des amitiés naissent. La poésie se tourne également vers une confrontation avec d'autres de langue étrangère. Pour tout dire, nous pouvons parler des lieux de la jeune poésie canadienne-française. L'Émourie, par exemple, à Québec ; Erta et l'Hexagone, à Montréal. Pour se faire connaître, une poésie a tout autant besoin de commentateurs. Nommons Gilles Marcotte, Wilfrid Lemoine, Michel van Schendel, Jacques Brault, qui donnent des recensions souvent

remarquables, voire des études. En continuant dans cette voie, on peut regretter l'absence d'un manuel et d'une anthologie poétiques qui tiennent compte de la poésie nouvelle. Le peu de cas aussi qu'en fait l'enseignement officiel.

Quant aux œuvres, elles témoignent de ce que nous sommes, de la connaissance que nous avons de notre être et du monde, des relations que nous entretenons avec lui, de notre sensibilité, de notre ambiance, de notre difficulté à naître au verbe et au chant, du peu de prise que nous avons sur le réel. Notre situation particulière de Canadiens français, nos atavismes, les forces historiques autour de nous, les qualités qui ont fait que nous sommes toujours là, tout ce qui fait notre quotidien et notre vie, à base de rapide évolution, de sensations, de discontinuité, de vides et de chocs, de vitesse et d'essoufflement, d'élan et de retour, de pensée bondissante, tout cela nous le retrouvons à l'état latent ou aigu dans notre poésie actuelle.

À première vue, cette poésie peut paraître encore à la remorque des courants français. Il faut dire que nous sommes au pas avec eux. Les affinités, les ressemblances, en l'occurrence accusées par la langue, ne se justifient plus par le seul jeu des influences, des lectures, des échanges. Elles sont communes à toute la poésie moderne dans ses diverses expressions linguistiques. Cela est dû au fait d'un type commun de civilisations et de communications. Aussi bien, puisqu'il n'est d'universalité que par l'homme et sa prise de pensée et d'action sur le monde, en plaçant l'homme au centre de ses préoccupations, notre poésie sera valable pour tous, en conséquence digne d'intérêt.

Dans une perspective adulte, l'une des dominantes de notre poésie est sa jeunesse même, sa fraîcheur, sa vigueur. Par contre l'une de ses ambitions est son expectative. Quand nous lisons plusieurs plaquettes d'affilée, nous avons l'impression par moments de lire une grande chronique poétique racontée par plusieurs poètes, de ce qui nous est arrivé, de ce qui ne nous est pas arrivé, ou, si vous voulez, de ce qui ne nous arrive pas encore. L'un des nœuds gordiens de cette commune inspiration, et pierre d'achoppement, avec tous les thèmes correspondants : crise affective et religieuse, refuge de l'enfance, solitude, impuissance devant la vie, incapacité du verbe... se trouve logé dans le mauvais passage de notre adolescence à l'âge adulte. Justement, dans la plupart des cas, parce qu'il s'accomplit en vase clos.

Cependant la poésie dans son ensemble devient de plus en plus individualisée. Elle accomplit un immense effort d'intégration et de dépassement, ce qui la rend souvent tendue. Elle a cessé d'être littéraire : elle ne procède plus exclusivement du poème. Notre poésie de l'heure s'adresse à la vie, à l'expérience de l'homme dans le poète, et le poème s'en trouve valorisé d'autant qu'il accède à sa propre existence. Chez les meilleurs des poètes nouveaux, on transcende l'adolescence. On assume de plus en plus la taille d'homme, on se rend responsable du présent et l'on harcèle l'avenir. La poésie se pose en termes soit d'élucidation ou de libération, soit de témoignage ou d'inventaire. Et plus récemment, de revendication et d'affrontement. Elle pousse sa négativité à l'endroit des fausses valeurs, ses pouvoirs de dénonciation vis-à-vis l'appauvrissement de la qualité d'homme, sa force de projection d'un homme prévisible. Tout est mis à contribution : intuition, désarticulation de la syntaxe poétique traditionnelle, révolte, chez les uns ; ascèse, obligation d'aller à l'essentiel, lucidité, réalisme, chez les autres. Dans l'espace du poème, l'instinct qui pense, la sensibilité qui apprivoise, les sons, les images, dessinent les formes possibles d'un réel en constantes métamorphoses dans le devenir universel.

Telle est, brièvement, la situation de notre poésie vivante. Est-ce à dire que son avenir est assuré ? Je ne crois pas. Il y a encore trop d'impondérables et nous ne pouvons pas prévoir dans quelle direction va se durcir la fusion actuelle. Il faut que notre poésie trouve son lieu de permanence et de renouvellement ; il faut que le poète canadien de langue française résolve ses contradictions intérieures dans la position d'angoisse et d'écartèlement où le place son destin. Pour s'épanouir, une poésie a besoin d'une terre, d'un espace, d'une lumière, d'un climat, d'un milieu où elle plonge ses racines. Sans quoi elle est condamnée à l'artifice ou se condamne elle-même à l'évasion, à l'intellectualisme ; elle est plus vitale, représentative, elle ne répond plus d'un homme et de son réel englobant et total. La partie qui se joue présentement dépasse de beaucoup le sort de notre poésie ou, plutôt, le sort de notre poésie est intimement lié au sort même réservé au fait ethnique qui la porte.

Pour ma part, l'espoir me vient du côté de quelques poètes, qui ne sont pas des plus jeunes ni ne constituent notre avant-garde peut-être. Malgré le pessimisme ou l'amère lucidité de leur vision, ils vont

droit à l'essentiel. Ils opposent à notre inertie une volonté de nous construire et d'assumer, à travers eux et nous, l'humanité.

(1957)

OceanofPDF.com

NOTE D'UN HOMME D'ICI

Puisqu'il n'y a pas moyen d'y échapper, étant donné cette légende que je suis pour la petite « gang », étant donné ce malentendu, cette équivoque en moi et autour de moi, allons-y donc pour une « note » et au nom de tout ce que vous voudrez – ou de rien. Parce que je suis toujours au bord de la misère physiologique et mentale, qui voudra me croire, même de mes amis intimes, quand moi-même n'y comprends rien à Miron, quand moi-même, faute de prise sur le réel, suis incapable de saisir ce qui se passe. Et pourquoi cette pratique honnête de l'individu Miron par lui-même, et pourquoi dans le même temps ce détournement de fonds de lui-même par lui-même ? Toute ma vie, et jusque dans mes motivations les moins avouables, j'ai essayé que cesse le jeu que je me joue et que je joue, afin que, si homme il y a, celui-ci devienne non plus spectateur et acteur, mais le lieu de la tragédie. Tout cela m'est apparu quand je n'avais encore que sept ans, alors qu'un de mes petits camarades me déchira le masque que je portais à l'occasion d'une mascarade de mardi gras. Aujourd'hui, je m'échine à demander aux autres qu'ils m'aident à ne plus jouer. Finissons-en avec le Miron poète qui n'a rien produit, et qui ne veut rien produire à l'avenir. Mais voilà, mon cabotinage de dix ans de vie montréalaise m'est retourné. Comment n'a-t-on point vu, dans ces exhibitions dérisoires l'énorme caricature que je me servais. Le cabotinage fut la seule solution possible à mon mal ; il faisait, par ailleurs, partie de mon plan, il était un moyen d'action. Hélas, il n'a fait qu'empirer les choses. Ce fut un échec. Ce fut aussi mon knock-out poétique. Là aussi l'image (la métaphore) était inventée, vue, et non pas vécue. Dans ces conditions, la poésie devenait, en mon for intérieur, une fuite, une voie d'évitement.

Je ne suis pas loin de croire que l'individu Miron est une maladie. (Si un psychiatre veut m'entreprendre, à ses frais, risques et périls, qu'il communique avec moi.) Ce n'est pas le fait de mon cabotinage éhonté si je me trouve dans l'impossibilité de ne parler que de moi,

pas plus qu'il n'est question d'égotisme. Il se trouve que, n'ayant jamais pu transcender ce que je suis, la pensée n'est jamais parvenue chez moi à émerger de ma matière physiologique et psychique. Le drame, le mal, la maladie, c'est qu'il n'y eut à aucun moment un effondrement de l'être. Celui-ci fut toujours présent aux niveaux les plus inférieurs de ses manifestations. Même privé de mes facultés intellectuelles, il était là, immanent et empirique, donnant ou recevant les coups. Je souffre donc d'une amnésie partielle ou intermittente de la pensée – non de la mémoire, laquelle enregistre fidèlement, d'où l'atroce. Quand je m'essaie, comme tout le monde, à la logique du raisonnement, comme à la dialectique de la vie, de la poétique ou du dialogue avec autrui, il arrive à tout moment que le courant (électrique) vienne à me manquer. Ce sont les trous noirs de mon esprit (mon esprit, cette passoire), ce qui faisait dire à Gilles Leclerc, au cours d'une conversation où je titubais sur mes néants, que j'avais des taches solaires sur le cerveau. Je me rends bien compte, quand la lucidité réapparaît, que durant ces périodes il s'est passé du temps et des événements, intérieurs ou extérieurs, et que je ne suis plus de la même durée et du même réel que les autres, que l'interlocuteur du moment. (Et je ne parle pas de la difficulté, de l'impossibilité, en ces états quasi endémiques, d'accéder au mot, au verbe, à une articulation syntaxique qui est le fait d'une pensée distincte de sa matière sécrétoire et de ses instruments.)

Maintenant que vous avez votre note, maintenant que je suis fatigué et las de l'avoir écrite, et que j'en ai pour dix jours avant de m'en remettre, sachez que tout écrit de moi, autre que cette maudite note, qui paraîtrait dans ce cahier, le sera contre mon gré. Si inconsistant que je sois. Malgré mes dénégations et mes revirements. Si agoniquement perpétuelle que soit ma pensée. (Si j'étais seul, s'il n'en dépendait que de moi seul, il en serait sans doute autrement.) Je veux encore ajouter : j'aime mieux mourir avec le plus grand nombre que de me sauver avec une petite élite, ou des élites qui ne seraient que qualitatives. Je le dis pour tous ceux qui ont la frousse constante de paraître bétien.

(1959)

MA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE^{1}

Je ne vais pas vous parler d'un départ pour une île déserte et vous divulguer quelques titres de livres que j'apporterais le cas échéant, livres considérés comme essentiels et susceptibles de me nourrir pour le reste de mes jours. Pas nécessaire d'aller si loin, c'est quotidiennement que se pose pour moi ce choix vital, chaque fois que l'incoercible envie de lire me prend, dans le besoin immédiat où je suis de subsister sur ce plan. Il suffit de me retrouver seul avec moi-même, ou de passer un été comme celui-ci, à tourner dans mon chagrin, à constater l'échec de la communication depuis le début de mon existence, à chercher le moyen d'enrayer la fatalité de ces amours toujours défaites qui furent mon lot jusqu'à maintenant, pour m'avouer que chacun de nous est une île, et que nous n'allons que de l'un à l'autre sans jamais être tout à fait l'un et l'autre pour de bon.

Pour moi qui ai vécu sans relâche à bout portant, j'ai forcément lu ce qui me tombait sous la main. Je ne suis pas difficile. En effet, ce n'est que depuis relativement peu de temps que mes moyens pécuniaires me permettent de me procurer les livres que je désire. Aussi, les œuvres et les auteurs qui m'ont marqué, qui ont été pour moi l'occasion d'une prise de conscience ou d'une nouvelle orientation, ne sont pas toujours les grandes œuvres et les grands auteurs. Parfois ce fut un texte anonyme, un article de journal ou de revue, la lecture d'une enquête sociologique ou d'une interview, que sais-je encore. Mais chaque fois que j'en avais la possibilité, je dévorais tous les recueils de poèmes, les anthologies, les vers isolés, les meilleurs comme les plus mauvais. D'où mon goût du baroque, ou mon manque de goût, comme vous voulez.

Où veux-je en venir ? Eh bien, au cours de mes lectures, j'ai ainsi acquis, à tort peut-être, le goût du relatif. L'œuvre absolue n'existe pas à mes yeux, c'est-à-dire une œuvre qui me soit autant nécessaire et efficace à chaque période de ma vie. Comme pour le manger,

quand on est pauvre on bouffe ce qu'on peut. Les œuvres sont disponibles et tout écrit est digne d'attention. Et s'il me fallait fuir sur-le-champ et que j'aie le loisir d'apporter avec moi quelques livres, ce serait ceux de quelques auteurs dont j'ai besoin dans le moment présent, en qui je m'identifie et qui formulent mes intuitions. De ces quelques auteurs que je veux vous présenter et dont la vie a des correspondances avec la mienne, avec ma souffrance et mon espérance présentes. Car je lis comme j'écris, pour m'exprimer et me construire, et aussi, selon l'une de mes vieilles obsessions, pour m'identifier en m'avouant. Est-ce donc me complaire en eux ? Libre à une critique analytico-psychanalytique d'y voir, en mon cas précis, un certain masochisme et un goût douteux pour l'étalement. Qu'ont fait d'autre ceux qui se sont réellement exprimés et qui nous expriment du même coup ? Ils ont passé outre à la fausse honte et à la fausse pudeur. Ils ont su nous révéler notre intimité la plus nue et notre destin vulnérable.

Au cœur de cet été, où la solitude me pèse et où j'ai mal en creux à n'en plus finir des suites d'un amour malheureux, Rutebeuf, Joachim Du Bellay, Paul Éluard et André Frénaud sont mes compagnons et ils figurent à jamais dans ma bibliothèque idéale. Avec eux je fais le point.

Il y a d'abord Rutebeuf, sa misère physique et morale, cette misère qui me ressemble. Non seulement l'œuvre de Rutebeuf me renvoie à moi pour les trois quarts de ma vie, mais elle présente également des analogies avec la chère société qui est mienne et les conditions de vie faites au pauvre monde. Cher Rutebeuf, mon contemporain. On ne sait rien des dates de sa naissance et de sa mort. Mais il est établi qu'il écrivit son œuvre entre 1245 et 1280. Une seule date précise : celle de son remariage, en 1261, avec une femme âgée de cinquante ans, maigre et sèche, nous dit-il, et qui, semble-t-il, lui reprochera sans cesse sa pauvreté. Néanmoins, dans ses pièces notamment dans *le Mariage Rutebeuf*, *la Complainte*, *la Pauvreté*, *la Griesche d'hiver et celle d'été*, il nous apprend ce que fut son existence. Toujours, dans les genres qu'il aborde, si variés soient-ils, il se confie, tantôt avec un accent douloureux, tantôt sur un ton de raillerie ironique à l'égard de lui-même, de ses déboires, des événements. Il est aux prises avec la misère, la faim, le froid, la maladie, les créanciers. La venue d'un enfant augmente ses charges. La malchance le poursuit : il perd un œil, celui avec lequel il voyait le

mieux ; son cheval se casse une jambe ; son logeur lui réclame les arrérages de ses loyers. Il a honte de rentrer chez lui les mains vides. Il se plaint de son métier de poète, qui rapporte peu, et il se repent de sa passion du jeu qui lui fait perdre le maigre argent qu'il gagne. Il fait état de ses déceptions, comme d'avoir perdu la confiance des siens et d'être considéré par eux comme un raté. Il n'a plus de bois, de meubles, de vêtements. Démuni de tout et assailli de toutes parts, Rutebeuf se demande « ce que sont ses amis devenus », il n'en voit plus un en son hôtel, et il médite sur leur inconstance. Les vers qu'il leur consacre, Léo Ferré les chante admirablement. Cependant son amertume n'est jamais méchante. Comme tous ceux de sa condition, c'est d'espoir qu'il se nourrit, ce carcan des pauvres : « L'Espérance des lendemains, ce sont mes fêtes ». Toute une partie de son œuvre fait revivre son époque. Dans *la Chanson de Pouille*, il défend la politique des Croisades. Ailleurs, il fustige les bourgeois, il dénonce avec vigueur la plaie de l'Église en ce XIII^e siècle, la richesse du clergé, il prend partie pour l'Université dans la querelle qui oppose celle-ci aux moines. Toutefois, son anticléricalisme ne met pas en cause sa piété, les pièces *le Dit de Notre-Dame* et surtout *la Repentance Rutebeuf*, nous le montrent profondément religieux. Ainsi, relisant Rutebeuf, tout ce qu'il me dit de lui et des problèmes de son temps me concerne, car ma propre jeunesse fut marquée au coin de la pauvreté et de la faim, dans ce grand Montréal, et marquée aussi par le scandale à mes yeux d'un régime politique et d'une Église silencieuse, au point que j'en suis encore traumatisé. Comme poète, j'aime la voix de Rutebeuf, unique et émouvante. Il est le premier grand poète lyrique personnel de notre langue. Son don des images est inouï, et en ceci il nous rejoint, la poésie est rythme et images. La signification de certains de ses vers est immense. Et enfin, j'aime qu'il se soit opposé aux poètes courtois, dont il a ridiculisé la conception mystique et abstraite de la femme, et qu'il ait puisé dans la langue populaire.

Bien que j'admire le grand Ronsard, j'ai toujours eu un faible pour Joachim Du Bellay, son ami, qui vécut de 1552 à 1560. Aux études, nous avons lu de lui la *Défense et illustration de la langue française*, ainsi que quelques sonnets célèbres, entre autres : *Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage*. Pourtant, c'est une biographie de lui par Francis Ambrière, que j'ai lu à vingt ans, qui me fit

m'attacher plus particulièrement à Du Bellay, avec mon cœur dirai-je. Dans l'état d'âme où je suis présentement, c'est, à quelques sonnets de *l'Olive* et à tout le livre des *Regrets* que va ma prédilection. Je ne suis pas, car je me connais, sans me projeter en Du Bellay. Je fais mienne sa recherche du bonheur. Je me plains comme lui de la maladie physique. Je reconnais bien mes complexes à travers les siens. Je souscris à ses réflexions sur la vie, à ses espoirs et à ses désillusions. Comme lui je suis un idéaliste vis-à-vis la femme. Mais ce qui me touche par-dessus tout chez Du Bellay, c'est la sincérité dans l'expression de ses sentiments et de ses pensées, et la résonance toute moderne de sa solitude. Je suis en face de ma propre solitude, je suis sur mes terres, avec mes pauvres souvenirs, l'amour resté comme chez lui sans réponse, et ma peine. Son sens de l'amitié m'est cher. Dans plus de cinquante sonnets, il nomme ses amis, s'adresse à eux. Il en est de même pour moi cet été, ce sont les camarades qui me sauvent. Et j'entends la plainte de Du Bellay et me console en son intimité.

Paul Éluard est connu de tous, Éluard est l'une des gloires de la poésie contemporaine. Sa simplicité et sa limpidité élémentaires ont donné une transparence à la poésie française. En novembre 1946, Paul Éluard perdait brutalement sa femme, Nusch. Son désespoir fut grand. À la suite de ce malheur, il publia, l'année suivante, un recueil intitulé : *le Temps déborde*. C'est aux poèmes de cet ouvrage que je m'attache au cours de cet été qui tourne et fuit. Encore ici je me projette. Je revis mon désespoir. Je me souviens du printemps et de la fille que j'aimais et qui m'a quitté. Le temps s'est arrêté. Plus que tout, j'ai la sensation atroce de n'avoir plus de raison de vivre, car l'amour est la seule valeur de plénitude dans ce monde actuel. La vie n'a plus de sel, mon métier ne me dit plus rien, même les amis ne peuvent rien pour moi et la poésie que j'écris, je la prends en haine. Et le mal que ça fait, une peine d'amour, un mal physique, c'est comme la fin du monde. Dans *le Temps déborde*, Éluard a éprouvé ces sentiments-là au plus haut degré. On se croit toujours seul à souffrir. Éluard n'a-t-il pas dit que la poésie était pratique ? Aussi, le lisant, j'en reçois un enseignement. Je le vois évoluer des limites du malheur à la vie de tous. À son exemple, c'est dans cette direction que je m'engage, car je vis toujours. Pour trouver, comme lui, les camarades et une fraternité.

D'André Frénaud, qui est presque inconnu au Canada, il faudrait atteler le grelot à nos avant-gardistes, je dirai qu'il est à mon avis l'un des dix grands poètes vivants. C'est un poète de l'homme et du réel, un poète de la signification du monde et du sens de la vie. À travers la quête qu'il poursuit, cet avenir qu'il pressent, il ne sépare jamais la poésie des misères de la vie, du cœur, jamais des douleurs et des gestes habituels. Poésie située et poésie de la condition humaine. Je voudrais signaler aussi combien son langage poétique est proche de nous. J'ai découvert Frénaud vers 1953, par ce très beau livre qu'est *les Rois-Mages*, et immédiatement je me sentis en accord plénier avec lui. Ses préoccupations, ses inquiétudes, son expérience de l'amour, sa révolte, son affrontement, ses interrogations faisaient écho en moi. Lui aussi est un homme d'engagement et d'amitié, un homme de lutte. Quelle ne fut pas ma joie de faire sa connaissance, l'an dernier, à Paris, par hasard. Je relis ses derniers poèmes, parus en 1960, sous le titre : *Parmi les saisons de l'amour*. Leur lecture m'est bénéfique. Je finis de me réconcilier avec moi-même, avec la femme. Pour la première fois de ma vie, j'accepte qu'un amour soit périssable. Jusqu'ici en effet, la fin d'un amour dans ma vie était tragique, j'étais conduit à me détruire. Maintenant je vois que tout amour dépose en nous ce qu'il a de meilleur avant de disparaître. Si l'amour fut vrai, s'il a vraiment existé, comme dit André Frénaud, comme une branche la femme aimée, notre raison de vivre, reverdira dans un autre amour.

OceanofPDF.com

ALIÉNATION DÉLIRANTE

*Il est ti flush lui... c'est un blood man... watch out à mon seat cover...
c'est un testament de bon deal...*

voici me voici l'unilingue sous-bilingue voilà comment tout commence à se mêler à s'embrouiller c'est l'écheveau inextricable

*Je m'en vas à la grocerie... pitche-moi la balle... toé scram d'icitte... i
t'en runne un coup...*

voici me voici l'homme du langage pavlovien les réflexes conditionnés bien huilés et voici les affiches qui me bombardent voici les phrases mixtes qui me sillonnent le cerveau verdoyant voici le garage les banques l'impôt le restaurant les employeurs avec leurs hordes et leurs pullulements de nécessités bilingues qui s'incrument dans la moelle épinière de l'espace mental du langage et te voici dans l'engrenage et tu attrapes l'aliénation et tu n'en sortiras qu'à coup de tortures des méninges voilà comment on se réveille un bon jour vers sa vingtième année infesté cancéreux qui s'ignore et ça continue

*Passe-moi le lighter... j'ai skidé right back... le dispatcher m'a donné
ma slip pour aller gaser... donne-moé le wrench que je spère le
signe... toé t'es un mental... j'ai quand même envie d'un good score...
ces maudits-la i vont faire rire de nus autes... aie sir you speak
french pour l'amour du bon dieu vous pourriez pas me passer dix
cennes garantie c'est pas pour un verre de bière c'est pour manger...
encore un verrat de bloke qui parle pas frança sus la djobe... j'te dis
que j'te l'ai squeezée pis neckée à mort... monsieur c'est vrai chus pas
capable de parler anglais avec les clients mais chus capable de
donner mes ordres en anglais au cook prenez-moé comme*

waitresse... on s'est entendu full top... maudit locké c'a m'arriverait pas une shot de fois à moé...

ainsi le temps s'abolit ainsi l'éternité fait irruption dans l'instant ainsi je ne vis pas une histoire je ne suis pour ceux qui font l'histoire à l'étage supérieur qu'une maladie du soubassement dont ils souffrent depuis un certain temps deux siècles environ je crois une maladie naguère bénigne sais pas j'essaie de voir quelque chose de temps en temps comme une démangeaison mais aujourd'hui qui se manifeste et culmine en abcès de fixation de sorte qu'il est temps estiment-ils d'en faire l'ablation ou quelque chose d'équivalent ce quelque chose qui peut-être surprendra la maladie elle-même ainsi la maladie se résorbera dans la déglutition des grands ensembles

alors tout finit par chambranler autour de toi puis c'est la grande rasade la grande débarque la grande galope la grande toupie la grande tombée dans les pâmes de l'irrationnel tu marches tu vires il n'y a plus rien de repérable plus de points cardinaux tu regardes le ciel et la terre à l'endroit ou à l'envers et c'est tout comme il n'y a plus ni forces centrifuges ni centripètes

alors l'univers t'appartient tu es fils de l'universel tu n'as plus terre lieu ni feu et tu t'affirmes universel en te niant et tout est cotonneux blanc gros sel et lisse verre polarisé et alors tu commences à faire de la littérature à cause des mirages et tu vois l'Homme et tu vois la Personne Humaine et tu vois ses Attributs universels et tu vois la Culture indépendamment des accidents ethniques géographiques ou religieux et tu vois les Tâches sans attaches ni matrice ni homogénéité et tu vois les Critères humains et tu vois la Politique Fonctionnelle flotter sur le crâne chenu du bel univers harmonisé et tu vois pour ton compte se lever les couchers de soleil de la beauté et les oiseaux et les fleurs faire cui-cui et belles hampes avec corolles à cinq rangées dans tes vers et tu vois que tu oublies les Priorités c'est-à-dire les trous de printemps dans les rues et la loi des coroners de quinze ans traînant la patte parce qu'il va de soi que tu ne peux résoudre les problèmes qu'en queu leu leu consécutivement contigument c'est-à-dire les trous dans les rues et la loi des coroners de sorte qu'il faut commencer par ça de sorte que « tout ce qui est

une vue partielle ne peut être absolument bon ni pour la même raison absolument mauvais » et tu vois que tu meurs par le tout et tu vois que tu ne te vois plus

alors tu te mets à te chercher à belles dents mais tu n'as plus de dents et tandis que d'autres ont le retard de leur avance toi tu es toujours en retard d'un rattrapage et alors tu plonges dans ta peau de peau et tu touches du doigt que tu es dans l'eau salée qui défait les chairs dans un acide qui corrode les plus résistants dans un périple de générations dans une entreprise d'élevage en série pour la fonction et que tu disparais dans la densité et le nombre indifférenciés dans l'informe l'incertain le vague tandis que pérorent toujours au-dessus du magma les CATÉGORIES ci-devant énoncées par les spécialistes d'usage et tu touches du doigt s'il t'en reste l'occultation par les dites CATÉGORIES de ce dans quoi tu te meus c'est-à-dire tes déterminations et ta spécificité parce qu'elles nient celles-ci et tu touches de ton moignon qu'elles suppriment l'un des termes de la dialectique de sorte que tu es tranquille sans antagonismes et sans tensions, sans tragique et sans destin et tu touches avec ton moignon raccourci que tu ne peux dire qui tu es et que par conséquent personne autre que toi ne sait comment tu te perçois dans l'amplification de la trame sonore de l'existentiel pas plus que les autres cellules tenues étanches de la reproduction collective et alors tu t'évades par la calotte dans un salut personnel où tu rejoins les quelques autres avec tous les attributs et les critères humains universels

alors tu ré-entends parler de la Personne Humaine tu entends un nommé Dean Rusk demander aux peuples libres qui croient en cette même Personne et en ses Droits inaliénables de resserrer le blocus autour de Cuba « économiquement, politiquement et spirituellement » et tu entends un certain Cabot Lodge protester au nom encore de cette même Personne et de ses mêmes Droits de la sauvagerie de la barbarie d'un attentat du Vietcong contre trois innocents officiers américains et qui demande aux peuples libres de condamner de telles méthodes et tu lis dans ton journal qu'un avion vietnamien sur le conseil des civilisés a rasé au Napalm un village de ce pays repère de vermine et qu'il n'est pas resté de survivants et toi

tu en conclus que ces gens-là ne font pas partie de l'Humanité et qu'ils n'ont pas de Personne Humaine et toi tu en viens quelque part dans ta pensée polluée de dualisme de langage depuis la formation de ton psychisme premier à te demander si c'est bien de la même Personne Humaine que se réclament les spécialistes d'usage de chez nous et toi tu ne sais plus quoi penser ni qui tu es et si tu as une Personne Humaine et laquelle si c'est oui

alors ce coup de lucidité agit comme un coup de bambou et tu t'acharnes et décharnés tu es la proie de l'osmose tu oscilles tu déraisonnes tu délires tes bras frappent l'air comme ceux des moulins à vents tu deviens un monceau de tics un paquet traumatisé tu fais eau de toutes parts tu es traversé de part en part tu te sens mal de pis en pis sombrer désintégrer t'enliser sans prise tu es médiocre inférieur les peurs les fantasmagories le dégoût la nausée le pot au noir du désespoir tu entends des voix tu fais le con le pitre la risée et tu n'es plus que deux yeux de grenouille à la surface de l'étang et tu n'es plus tout court tandis que les subtiles effluves de l'agression t'enveloppent tournoient s'insinuent et à la fin dans ton histoire qui n'a ni commencement ni fin tu te suicides sans mourir comme un lemming dans l'infini et la densité de l'inconsistance fluide et non caractérisée sinon par la négation de toute caractérisation et alors donnant naissance à une autre cellule en tous points pareille à ce que tu ne fus jamais et qui parcourra les mêmes états intermédiaires et tronqués sans vraiment se posséder et se concevoir et pouvoir se vivre comme expérience connaissance spécificité identité destinée et universalité tandis que tu t'avances titubant de plus en plus dans la plus gigantesque saoulerie d'irréel ô mon schizophrène dans le plus fantomatique des mondes et tu n'es plus qu'une fonction digestive à l'échelle de ta vie

ne dépassez pas quand arrêté... pharmacie à prix coupés... balancement des roues... saveur sans aucun doute... coinwash... Canadian Acceptance Co... City & District Savings Bank... Shoe Fox... Hot smoked meat... Albert's Men's Wear... Bed's Furniture... National Meat Market... Nous vous remercions de votre patronage... Monnaie exacte... Limites légales...

(1964)

OceanofPDF.com

UN LONG CHEMIN

Tout écrivain conscient de sa liberté et de sa responsabilité sait qu'il doit écrire souvent *contre* lui-même. Il doit gagner sans relâche sur ses passions, sur ses scandales, sur sa mauvaise foi et sur ses préjugés de classe (puisque les schèmes de la culture sont encore bourgeois^{2}).

Quand les conditions objectives d'une action n'existent pratiquement pas, comme ce fut longtemps le cas ici, l'écrivain colonisé, lui, en plus de devoir gagner sur soi, écrit le plus souvent *contre* nature, et c'est pourquoi, tournant en rond dans sa situation impossible, la parole lui est atroce, douloureuse. À moins que, éludant sa situation et la problématique qu'elle pose, il ne se fasse transfuge, ou évadé de lui-même, ou objet de dérision ou d'autodestruction.

Cela m'est arrivé. J'ai cédé, de par la force des choses et par ignorance, à ces deux oscillations désespérées. Avec des retours de paludisme littéraire, encore aujourd'hui, tant m'ont marqué ces années.

C'est vers les années 1954-1956 que j'ai commencé de me percevoir tel que j'étais objectivement^{3}, sans complaisance d'abord (*la Batèche*). La complaisance vint par la suite déguisée à mon insu sous la forme de la dérision ; j'estimais alors que la dérision, dans mon isolement, devenait mon seul recours, ma seule arme. Je mis le meilleur de moi-même à détruire ma condition de poète, à me caricaturer, à me ridiculiser, voire en public. Volontiers ce mélange de honte et de haine que je ressentais à mon égard, à l'égard de ce à quoi on me réduisait, je le retournais contre la poésie. Il n'y avait à mes yeux aucune commune mesure entre la condition de poète, qui me privilégiait pensais-je, et la condition humiliée de tous.

Quand j'eus commencé de me percevoir tel que j'étais objectivement, toute une part de ma réalité existentielle et concrète

ressortit au phénomène colonial, phénomène qu'alors il était quasi impossible de saisir tant les apparences meurtrières et l'intégration subtile le dissimulaient^{4}. La première fois que j'entendis pénétrer en moi le mot « colonisé », ce fut vers les années 55 ou 56. Un collaborateur de la revue *Esprit* en était à son premier séjour au Canada et comme, au cours d'une conversation, nous parlions du numéro spécial que cette revue avait consacré au Canada français quelques années auparavant, il me dit, entre autres choses et sans le faire exprès, que X... lui avait rapporté que Béguin, en lisant les textes manuscrits composant ce numéro, avait eu l'impression d'une résonance de « conscience colonisée ». À cette époque, ce mot me scandalisa, mais il ne cessa de m'obséder par la suite^{5}. Je me mis à regarder autour de moi, et en moi, avec d'autres yeux ; je me mis à déchiffrer avec voracité ma réalité ambiante, à m'expliquer et à vouloir expliquer le monde dans lequel je vivais. Je me plongeai dans toutes sortes de lectures. C'est à cette époque, 1956, que je tentai une action politique au P.S.D. Cependant, mes résistances ne tombaient pas. Mais ce qui compte, c'est justement cette perception dont j'ai parlé ; au fur et à mesure, elle se changeait en pierre d'achoppement, tout en me changeant. Je ressentais de plus en plus, à la lumière qu'elle faisait dans mon esprit, ma condition comme une humiliation et comme une injustice. Puis mes résistances reprenaient le dessus : on s'était sûrement trompé sur notre compte ; ce n'était pas possible, non, tout mais pas ça. Cependant, elle m'expliquait en partie ma honte antérieure, ma rage, ma haine, desquelles je n'avais pu déceler l'origine : les explications traditionnelles étaient insuffisantes à en rendre compte.

Longtemps, donc, j'ai refusé d'admettre, tout en l'admettant malgré moi, que le phénomène colonial m'avait touché, en tout ou en partie. C'est alors que je devins, de 1956 à 1959, comme tout colonisé, un mythomane. Je me débattis comme un énergumène, dans une lutte intérieure épuisante, contre moi-même. Un jour, je proclamais que j'étais émancipé de tous nos tabous, nos empêchements, de nos limitations et nos bondieuseries^{6} ; que cette situation ne me concernait pas, moi, que je n'en souffrais pas, moi ; que, moi, je m'en étais sorti du cauchemar dont je parlais avec Gilles Leclerc, s'il y avait à sortir de quoi que ce soit. En réalité, j'étais libre, mais seul, et à quoi peut bien servir une liberté en l'air ? D'autres jours, sous

l'évidence qui m'accablait à la suite de mon investigation, je me précipitais dans les abîmes de l'abjection, de l'ignominie, de la dérélition, bref avec toute la charge de mots d'une opération de rabaissement. La complaisance montra de nouveau le nez, cette fois elle se présentait sous les formes de la fatalité et de la résignation, et la situation politico-économico-sociale me servait d'alibi. Côté poésie j'invoquai, et le fis savoir avec amertume et cynisme parfois, des kyrielles de bonnes raisons en or pour ne pas affronter l'écriture. La paresse aidant, cela me faisait une belle bouille et des airs de martyr ou de héros falsifié. J'ai mis quatre ans à gagner sur moi, à m'investir d'une affirmation à partir de ma réalité objective : ma situation dans ce pays, qui est ma réduction au regard de l'altérité anglo-canadienne. Ma confrontation avec l'Europe, en 59-60, finit par vaincre définitivement mes résistances et mes doutes humanistes-démocratiques-pacifistes-universalistes-etc.

Une fois que j'eus assumé ma condition de colonisé, du moins la part en moi qui est colonisée, que je l'eus revendiquée et retournée en une affirmation, j'estimai, face à l'écriture, que la seule attitude convenable résidait dans le silence, forme de protestation absolue, refus de pactiser avec le système par le biais de quoi que ce soit, fût-ce la littérature. Je précise que cette prise de position m'est tout à fait personnelle et que je n'essayai pas de l'imposer, mon action en édition en fait foi. Le seul qui en était venu là, c'était Hubert Aquin, avec qui j'en avais parlé à l'occasion ; il s'est d'ailleurs expliqué dans des textes irréfutables ; son point de vue comporte des différences cependant. Je maintins cette attitude idéologique assez longtemps, avec de brèves rechutes de découragement et des démêlés nombreux avec moi-même : c'était un compte que je réglais avec la complaisance et cela regardait l'idée que je me faisais de la littérature, sa nature, sa fonction. Tant que les conditions d'une action commune n'existaient pas dans une praxis déterminée, je me trouvais justifié dans mon attitude. Je croyais que les conditions normales à l'existence et à l'épanouissement d'une littérature n'étaient pas réalisées ici : nous étions condamnés à une littérature d'en-deçà, de moribond. La perversion sémantique à l'échelle nationale en faussait la communication et la rejetait dans l'irréalité. Je crus que notre salut n'était pas que dans l'éducation, mais qu'il était *aussi politique*, les deux ne pouvant s'exclure. L'urgence m'apparut dans cette direction et j'y donnai à plein. Cette fois,

l'accusation de complaisance vint du dehors. Dans une société aliénée à elle-même, à sa langue, donc à son potentiel humain, en plus de l'aliénation prolétarienne qui pèse sur l'homme en général, donc à son produit social le travail, la force d'une revendication et d'une affirmation de sa reprise, de sa récupération, peut apparaître à plus d'un cher honnête homme comme une nouvelle complaisance et une solution de facilité, et surtout si cette affirmation se durcit dans un silence.

Ainsi, de 1954 à 1959, dans les moments où je gagnais sur moi-même, j'ai écrit les poèmes de *la Vie agonique*, dans lesquels j'ai tenté de cerner et de définir mon appartenance et ma spécificité en même temps que ma relation au monde et aux hommes. Je m'efforçais de me tenir à égale distance du régionalisme et de l'universalisme abstrait, deux pôles de désincarnation, deux malédictions qui ont pesé constamment sur notre littérature. Y ai-je réussi ? c'est une autre affaire, j'indique une démarche. J'essayais de rejoindre le concret, le quotidien, un langage repossédé et en même temps l'universel. Je reliais la notion d'universel à celle d'identité. D'autres poètes, parmi les meilleurs, s'étaient également engagés dans cette voie. Quant à moi, je refusais toujours de publier mes poèmes en livre, bien que j'aie consenti à les donner à des revues qui œuvraient dans une perspective d'indépendance, j'aurais fait croyais-je, le jeu de ceux qui prétendent sans broncher que nous avons tous les moyens de nous réaliser en tant qu'être au monde de culture française (être nous-mêmes), dans le statu quo d'un système où aucune motivation socio-économique^[7] ne vient rendre nécessaire la pratique de cette culture. À mon avis, un démenti était apporté à ces bonnes consciences et aux privilégiés en petit nombre, par l'état de l'instrument de cette culture : la langue et son langage qui sont la présence totale d'un homme au monde. Si cette présence est altérée dans son instrument, mutilée, aucun compromis n'est possible. Nous ne pouvons plus rendre compte de la réalité. L'homme, ici, dénaturé c'est-à-dire coupé de ses liens écologiques de droit, déculturé c'est-à-dire aliéné à sa culture, se trouve dans une situation coloniale : sa déshumanisation. L'état d'une langue reflète tous les problèmes sociaux.

Les réformes, en éducation et dans d'autres domaines, ne peuvent à elles seules restituer cet homme à lui-même, seul le politique peut le rendre complètement à son homogénéité, base d'échanges des

cultures. Seul il peut garantir l'intégrité culturelle de la nation et la pratique de sa nécessité vers un plus être. Nous vivons en 1965 et c'est là notre affrontement et notre voie : la naissance de notre collectif à la conscience mondiale. Comme collectivité nationale, nous avons vécu jusqu'ici d'expédients qui furent nécessaires, et d'une constante panacée, les solutions culturelles : messianisme, bon parler français, biculturalisme, et maintenant éducation. J'insiste sur ceci : je tiens pour essentielle et vitale la réforme en profondeur de l'éducation, mais son efficacité en sera compromise toujours tant que le politique n'en garantira pas sa nécessité et sa pratique. Il y a un choix fondamental : *être au monde* selon une culture, c'est-à-dire une ontologie. En général, dans une nation et une société formées, ce choix est une donnée naturelle ; sa remise en question n'affecte que des cas individuels. La survie démographique n'est pas une garantie, l'assimilation ça existe, de même que l'acculturation. Actuellement, nous avons besoin de plus que d'une langue maternelle pour nous épanouir, nous avons besoin d'une langue qui soit aussi natale. C'est par récupération que nous posséderons notre instrument de culture et que celle-ci pourra informer la réalité. Ce n'est pas le nationalisme qui importe, c'est la conscience nationale ; celle-ci ne peut être vivifiée qu'aux sources d'une culture nationale.

Telles étaient mes vues et telles elles sont encore. En 1962, je persistais néanmoins dans mon refus de l'écriture et mon refus de publier, donnant la priorité à l'engagement politique et à la construction de l'indépendance. Je me trompais à demi. Les choses avaient changé. Je n'étais pas sans m'apercevoir que j'étais en contradiction avec moi-même et avec la situation galopante. Je jugeai durement mon attitude et m'avouai que je m'étais fourvoyé sur ce plan. Mon attitude n'avait et n'avait eu une valeur exemplaire que vis-à-vis de moi ; pour qu'elle fût efficace, il aurait fallu que j'aie une réalité comme écrivain dans le grand public ; or je m'étais nié d'une certaine façon ; je n'avais de crédit que pour un petit cercle, du même avis que moi. D'autre part, la littérature n'est pas qu'une expressivité, elle est aussi un acte, son action en est une de dévoilement de l'aliénation et de son dépassement ; elle aussi, en créant ses conditions propres, peut créer les conditions de son historicité. Publier devient donc un acte aussi probant que l'action politique.

Je me remis donc à courir mes milles de poésie. Je donnai à paraître *la Marche à l'amour* et *la Vie agonique*. Je me remis à écrire, péniblement, m'arrachant au sol, luttant contre la confusion qu'a engendrée dans mon esprit la dualité linguistique, dont je suis victime à l'égal de la majorité. Aujourd'hui, je sais que toute poésie ne peut être que nationale quand elle convient, bien entendu, à l'existence littéraire. Le plus grand poète politique de l'Espagne, c'est Lorca, parce qu'il exprime au plus haut degré le fait d'être espagnol et homme à la fois. La littérature ici, c'est ma conviction, existera collectivement et non plus à l'état individuel, le jour où elle prendra place parmi les littératures nationales, le jour où elle sera québécoise. Elle sera québécoise dans le monde et au monde. Pilon a raison contre Trudeau quand il affirme qu'à talent égal, on a des chances d'être un moins bon poète dans une situation de dépendance coloniale. J'en témoigne pour l'avoir ressentie existentiellement et concrètement, j'ai trop souffert dans ma tête.

Jusqu'en 1962, mon engagement avait été surtout d'ordre intellectuel. J'avais répugné à militer plus tôt, en raison des origines de droite des premiers mouvements d'indépendance : mon option socialiste m'en éloignait. En 1962 des hommes et des femmes de toutes conditions en étaient arrivés à un choix commun : la prise en charge de notre problématique dans l'indépendance. C'est en poussant jusqu'à ses conséquences logiques mon socialisme, et par les études d'analyse sur notre société, que je concevais maintenant l'indépendance non plus seulement sur les plans de l'ontologie et du langage, mais sur le plan politique. Des courants idéologiques de gauche aboutissaient au même point. J'étais acculé, ne pouvais plus me dérober. Je n'hésitai plus à les rejoindre et je poussai souvent, à mes risques, le compromis tactique. Mon engagement devait se traduire par des gestes de pair avec mon action en littérature et en édition : je participai à des meetings, des assemblées, des manifestations populaires. Bref, je suis un militant comme tant d'autres, je dépasse ma situation ; car si je me reconnais dans une situation de dépendance coloniale, ce n'est pas pour m'y complaire. Pour la première fois de ma vie, je suis en accord avec moi-même et avec une réalité à transformer jusque dans ses structures. Quand le phénomène colonial se manifeste, à quelque degré que ce soit, il réduit celui qui en est victime à sa menace. C'est pourquoi toute action, dans ces conditions, ne saurait être à mes yeux que

radicalisante. Les facteurs subjectifs et objectifs doivent être radicalisés. Les événements dussent-ils nous vaincre dans l'avenir, je continuerai de penser que notre choix était justifié, et notre action. L'humanité s'en trouverait seulement un peu plus appauvrie dans les siens.

Pour terminer, puisque la littérature est « l'appel libre d'un homme à d'autres hommes » (Sartre), j'adresse quelques mots à certains de nos aînés immédiats avec lesquels nous divergeons ou qui sont carrément, à leur insu peut-être, nos adversaires les plus pernicioeux parce qu'ils sont la négation de notre spécificité. C'est à la suite de durs et longs combats intérieurs que nous en sommes venus à notre choix, cela n'a pas été facile, ne l'est pas encore et ne le sera jamais même si notre choix s'impose ; il n'est pas de tout repos d'être un homme libre et responsable, partout dans le monde. Il y a ceci : celui qui a souffert dans sa chair et son esprit d'une situation collective, et par voie de conséquence individuelle ; celui qui dénombre en lui « l'homme carence » d'un phénomène colonial aussi particularisé soit-il, en l'occurrence : ravages de la dualité linguistique, infériorisation économico-sociale, dépendance politique... (situation à laquelle le colonisé aliéné répond par la possession, ou le mimétisme, ou le repli sur soi), se perçoit davantage comme victime du phénomène et du système et sa revendication est d'autant plus virulente. Celui-là, de par sa prise de conscience appelle une reprise et un devenir. Nous, écrivains colonisés, contribuons à cette prise de conscience. Toutefois, je sais que ceux qui s'en sont sortis par le salut personnel ou ceux à qui une situation de classe a évité le naufrage avec le grand nombre, récusent l'affirmation des éléments conscients de ce grand nombre ; ils sont enfermés dans une position exclusivement individualiste, caractéristique dominante de l'idéologie bourgeoise. Les assimilés, eux, la récusent encore plus violemment ; à leur insu ou par conviction, ils ont adopté l'image que l'altérité leur renvoie d'eux-mêmes : leur spécificité est abolie en l'autre et pour se donner le change ils n'en ont conservé que le pittoresque, frange où mord encore le mépris de l'autre. Cependant, les contradictions s'amoncellent pour les individualistes comme pour les assimilés. Devant l'émergence de l'authenticité et de l'efficacité retrouvées^{8} où ils se durciront et apparaîtront de plus en plus comme

réactionnaires. Ou ils dépasseront leur réalité subjective en se reconnaissant solidaires de tous¹⁹¹.

(1965)

OceanofPDF.com

NOTES SUR LE NON-POÈME ET LE POÈME (extraits)

Je parle seulement pour moi et quelques autres
puisque beaucoup de ceux qui ont parole
se déclarent satisfaits.
VOYEZ LES MANCHETTES.

Je parle de CECI.

Ceci, mon état d'infériorité collectif. CECI, qui m'agresse dans mon être et ma qualité d'homme espèce et spécifique. En dehors tout ensemble qu'en dedans. Je parle de ce qui sépare. CECI, les conditions qui me sont faites et que j'ai fini par endosser comme une nature. CECI, qui sépare le dedans et le dehors en en faisant des univers hostiles l'un à l'autre. Des univers opaques l'un à l'autre.



oui, à jacques berque

CECI est agonique
CECI de père en fils jusqu'à moi

Le non-poème
c'est ma tristesse
ontologique
la souffrance d'être un autre

Le non-poème
ce sont les conditions subies sans espoir
de la quotidienne altérité

Le non-poème
c'est mon historicité
vécue par substitutions

Le non-poème
c'est ma langue que je ne sais plus reconnaître
des marécages de mon esprit brumeux
à ceux des signes aliénés de ma réalité

Le non-poème
c'est la dépolitisation maintenue
de ma permanence

Or le poème ne peut se faire
que contre le non-poème
ne peut se faire qu'en dehors du non-poème
car le poème est émergence
car le poème est transcendance
dans l'homogénéité d'un peuple qui libère
sa durée inerte tenue emmurée

Le poème, lui, est debout
dans la matrice culture nationale
il appartient
avec un ou dix mille lecteurs
Sinon il n'est que la plainte ininterrompue
de sa propre impuissance à être
sinon il se traîne dans l'agonie de tous

(Ainsi je deviens
illisible aux conditions de l'altérité
— What do you want ? disent-ils —
Ainsi je deviens
concret à un peuple)

Poème, je te salue
dans l'unité refaite du dedans et du dehors
ô contemporanéité flambant neuve

je te salue, poème, historique, espèce
et présent de l'avenir

Le poème, ici, a commencé
d'actualiser
le poème, ici, a commencé
d'être souverain



Je me hurle dans mes harnais. Je sais ce que je sais, CECI, ma culture polluée, mon dualisme linguistique, CECI, le non-poème, qui a détruit en moi jusqu'à la racine l'instinct même du mot français. Je sais, comme une bête dans son instinct de conservation, que je suis l'objet d'un processus d'assimilation, comme homme collectif, par la voie legaliste (le statu quo structurel) et démocratique (le rouleau compresseur majoritaire). Je parle de ce qui me regarde, le langage, ma fonction sociale comme poète, à partir d'un code commun à un peuple. Je dis que la langue est le fondement même de l'existence d'un peuple, parce qu'elle réfléchit la totalité de sa culture en signe, en signifié, en signifiante. Je dis que je suis atteint dans mon âme, mon être, je dis que l'altérité pèse sur nous comme un glacier qui fond sur nous, qui nous déstructure, nous englué, nous dilue. Je dis que cette atteinte est la dernière phase d'une dépossession de soi comme être, ce qui suppose qu'elle a été précédée par l'aliénation du politique et de l'économique. Accepter CECI c'est me rendre complice de l'aliénation de mon âme de peuple, de sa disparition en l'altérité. Je dis que la disparition d'un peuple est un crime contre l'humanité, car c'est priver celle-ci d'une manifestation différenciée d'elle-même. Je dis que personne n'a le droit d'entraver la libération d'un peuple qui a pris conscience de lui-même et de son historicité.

En CECI le poème se dégrade. En CECI le poème prend tous les masques d'une absence, la nôtre-mienne. Mais contestant CECI, absolument, le poème est genèse de présence, la nôtre-mienne. En CECI, le poème s'essaie, puis retombe dans l'enceinte de son en-deçà. Ô poème qui s'essaie, dont la langue n'a pas de primo-vivere, poème en laisse, pour la dernière fois je m'apitoie sur toi, avec nos deux siècles de saule pleureur dans la voix.

Mon poème
comme le souffle d'un monde affalé contre
sa mort
qui ne vient pas
qui ne passe pas
qui ne délivre pas
comme une suite de mots moribonds en héritage
comme de petits flocons de râles aux abords des lèvres
comme dans les étendues diffuses de mon corps
mon poème
entre haleine et syncopes
ce faible souffle phénix d'un homme cerné d'irréel
dans l'extinction de voix d'un peuple granulé
dans sa déréliction pareille aux retours des saisons
une buée non repérable dans le miroir du monde
mon poème
ce poème-là
paix à tes cendres



l'amnésie de naissance

Où en suis-je en CECI ? Qu'est-ce qui se passe en CECI ? Par exemple je suis au carrefour Sainte-Catherine et Papineau, le calendrier marque 1964, c'est un printemps, c'est mai. CECI, figé, avec un murmure de nostalgie, se passe tout aussi bien en 1930 qu'en 1956. Je suis jeune et je suis vieux tout à la fois. Où que je sois, où que je déambule, j'ai le vertige comme un fil à plomb. Je n'ai pas l'air étrange, je suis étranger. Depuis la palpitation la plus basse de ma vie, je sens monter en moi les marées végétales et solaires d'un printemps, celui-ci ou un autre, car tout se perd à perte de sens et de conscience. Tout est sans contours, je deviens myope de moi-même, je deviens ma vie intérieure exclusivement. J'ai la connaissance infime et séculaire de n'appartenir à rien. Je suis suspendu dans le coup de foudre permanent d'un arrêt de mon temps historique, c'est-à-dire d'un temps fait et vécu entre les hommes, qui m'échappe ; je ne ressens plus qu'un temps biologique, dans ma pensée et dans mes

veines. Les autres, je les perçois comme un agrégat. Et c'est ainsi depuis des générations que je me désintègre en ombelles soufflées dans la vacuité de mon esprit, tandis qu'un soleil blanc de neige vient tournoyer dans mes yeux de blanche nuit. C'est précisément et singulièrement ici que naît le malaise, qu'affleure le sentiment d'avoir perdu la mémoire. Univers cotonneux. Les mots, méconnaissables, qui flottent à la dérive. Soudain je veux crier. Parfois je veux prendre à la gorge le premier venu pour lui faire avouer qui je suis. Délivrez-moi du crépuscule de ma tête. De la lumière noire, la lumière vacuum. Du monde lisse. Je suis malade d'un cauchemar héréditaire. Je ne me reconnais pas de passé récent. Mon nom est « Amnésique Miron ».

Le monde est noir puis le monde est blanc
le monde est blanc puis le monde est noir
entre deux chaises deux portes ou chien et loup
un mal de roc diffus rôdant dans la carcasse
le monde est froid puis le monde est chaud
le monde est chaud puis le monde est froid
mémoire sans tain
des années tout seul dans sa tête
homme flou, cœur chavirant, raison mouvante

comment faire qu'à côté de soi un homme
porte en son regard le bonheur physique de sa terre
et dans sa mémoire le firmament de ses signes

beaucoup n'ont pas su, sont morts de vacuité
mais ceux-là qui ont vu je vois par leurs yeux



la dénonciation

Je sais qu'en CECI ma poésie est occultée
en moi et dans les miens
Je souffre dans ma fonction, poésie
Je souffre dans mon matériau, poésie

CECI est un processus de dé-création
CECI est un processus de d  -réalisation

Je dis que pour CECI il n'est pas possible que je sois tout un chacun coupable. Il y a des complicités inavou  es. Il n'est pas possible que tout le monde ait raison en même temps. Il y a des coupables précis. Nous ne sommes pas tous coupables de tant de souffrance sourde et minérale dans tous les yeux affairés, la même, grégaire. Nous ne sommes pas tous coupables d'une surdité aussi générale derrière les tympanes, la même, grégaire. D'une honte et d'un mépris aussi généralement intériorisés dans le conditionnement, les mêmes, grégaires. Il y a des coupables. Connus et inconnus. En dehors, en dedans.

Longtemps je n'ai su mon nom, et qui j'étais, que de l'extérieur. Mon nom est « Pea Soup ». Mon nom est « Pepsi ». Mon nom est « Marmelade ». Mon nom est « Frog ». Mon nom est « dam Canuck ». Mon nom est « speak white ». Mon nom est « dish washer ». Mon nom est « floor sweeper ». Mon nom est « bastard ». Mon nom est « cheap ». Mon nom est « sheep ». Mon nom... Mon nom...

En CECI le poème n'est pas normal
L'humiliation de ma poésie est ici
une humiliation ethnique
Pour que tous me voient
dans ma transparence la plus historique
j'assume, envers le mépris,
ce comment de mon poème
où il s'oppose à CECI, le non-poème.

La mutilation présente de ma poésie, c'est ma réduction présente à l'explication. En CECI, je suis un poète empêché, ma poésie est latente, car vivant CECI j'échappe au processus historique de la poésie. Dites cela en prose, svp ! You bet !

mais cette brunante dans la pensée
même quand je pense
c'est ainsi

par contiguïté, par conglomérat
par mottions de mots
en émergence du peuple
car je suis perdu en lui et avec lui
seul lui dans sa reprise
peut rendre ma parole
intelligible
et légitime



J'écris ces choses avec fatigue, comme celui qui disait être « las de ce monde ancien ». De ces régions de mon esprit comme du bois qui craque dans le froid. Les régions exsangues. Dans l'incohérence qui me baigne de part en part, aux prises avec la confusion de mes vocables les plus familiers, en proie à la perversion sémantique à l'échelle de toute une langue. Dans le refoulement constant dans mon irrationalité dans laquelle CECI me rejette à tout moment. Dans le malheur commun quand le malheur ne sait pas encore qu'il est malheur. Je l'écris pour mémoire. Comme étant transitoire. Je l'écris pour attester que CECI, le non-poème, a existé et existe encore ; que CECI, le non-poème, est nié par qui nous savons, par qui l'histoire saura. Pour dire et donner voix au muet.

Comment dire ce qui ne peut se confier ? Je n'ai que mon cri existentiel pour m'assumer solidaire de l'expérience d'une situation d'infériorisation collective. Comment dire l'aliénation, cette situation incommunicable ? Comment être moi-même si j'ai le sentiment d'être étranger dans mon objectivité, si celle-ci m'apparaît comme opaque et hostile, et si je n'existe qu'en ma subjectivité ? Il appartient au poème de prendre conscience de cette aliénation, de reconnaître l'homme carence de cette situation. Seul celui-là qui se perçoit comme tel, comme cet homme, peut dire la situation. L'œuvre du poème, dans ce moment de récupération consciente, est de s'affirmer solidaire dans l'identité. L'affirmation de soi, dans la lutte du poème, est la réponse à la situation qui dissocie, qui sépare le dehors et le dedans. Le poème refait l'homme.



Et CECI, qui est ma parenthèse, est anté-historique au poème.

CECI, aujourd'hui, parce que le poème a commencé d'être souverain, devient peu à peu post-colonial.



En conséquence de quoi, je vais jusqu'au bout dans la démonstration monstrueuse et aberrante. Je mets en scène l'aliénation, je me mets en scène. Aujourd'hui je fais UN boulot, par suppléance, mais demain je ferai MON boulot, qui est d'écrire des poèmes. Aujourd'hui je mène un combat contre les dernières survivances de mon irréalité. Le poème est irréversible. Je vais jusqu'au bout dans la démission de ce que les auteurs de CECI (du dedans comme du dehors) ont voulu que je sois et que j'ai fini, mystifié, par vouloir. Je déboulonne la mystification. Je ne trahis pas la poésie, je montre son empêchement, son encerclement. Ainsi je la sers en vérité, ainsi je la situe dans son processus. Les pharisiens ne pardonneront jamais à ma poésie d'avoir eu honte AVEC tous, en esprit et en vérité, au lieu DE tous. D'avoir eu honte dans l'homme concret – ses conditions de vie, sa quotidienneté, la trame de ses humiliations – et non pas dans l'homme abstrait, éternel.

Je dresse l'acte de mon art pré-poétique. Je me fais immédiatement comestible, immédiatement périssable.

Dans la pratique de ma vie quotidienne
je me fais didactique à tous les coins de rue
je me fais politique dans ma revendication totalisante
dans la pratique de mon art
je me fais utopique à pleines brasses vers ma nouvelle réalité
en deçà de l'espoir agonique
au-delà du désespoir agonique
je me fais idéologique (je n'avoue pas, je refuse que CECI soit le
normal, soit l'ordre social naturel)
je me fais éthique (je ne consens en rien à l'oppression qui m'est
faite, je me vis radical)
je me fais dialectique (néanmoins j'assume cette condition pour la
détruire et postuler ce que je veux être)

les réactionnaires auront beau crier
à la contre-révolution
pour leur plus grand scandale
or, donc, par conséquent, par tous les joints de la raison qui me
reste
je me fais slogan
je me fais publiciste et propagandiste
mais je braque
je spotte

le poème ne peut se faire que contre le non-poème
le poème ne peut se faire qu'en dehors du non-poème.

(1965)

La Butiche
(extrait)

""
vous pouvez me mâter, m'en priver, me baillonner
avec votre argent en chien de fusil
avec vos polices & vos lois
avec vos cliques & vos claques
je vous réponds
NON

je vous garrotte mes volées de copeaux de haine
de désirs homicides
je vous magenne
je vous aise je vous rends pu
je vous désinvesti de moi
vous ne m'aurez pas vous devrez m'abattre pour de pire
avec ma tête de caboche, de nœuds de bois, de courches
ma tête de semailles nouvelles
j'ai endurance, couenne et peau de babiche
mon grand nœte claque
la rosie bouge ma poitrine résonne
j'ai retrouvé l'avenir
""

OceanofPDF.com

Les siècles de l'hiver

Le gris, l'agacé, le brun, le farouche
tu craques dans la beauté fentôuse du froid
dans les marées de bouleaux, les coupées
d'épinettes, de sapins et autres compères
parmi les rocs occultes et parmi l'hostilité

pays chauve d'ancêtres, pays
tu déperles sur des milles de patience à bout
en une campagne affolée de désolément
en des villes où ta maigreur calcine ton visage
nous nos amours vidées de leurs meubles
nous comme empesés d'humiliation et de mort

et tu ne peus rien dans l'abondance captive
et tu pissounes à petit feu dans notre dos

OceanofPDF.com

GASTON MIRON, OU L'INVENTION DE LA SUBSTANCE

« J'entends par substance ce qui est en soi et est conçu par soi ; c'est-à-dire ce dont le concept n'a pas besoin du concept d'une autre chose, duquel il doit être formé. »

SPINOZA, *Éthique*, I, déf. III.

« But down in the angle at Montreal, on the island about which the two rivers join, there is little of this sense of new and endless space. »

Hugh MacLennan, *Two Solitudes*, I, 1.

À Montréal, *Bonheur d'occasion*, à Toronto, *Deux solitudes* viennent de paraître ; à Sainte-Agathe, à Saint-Agricole on à Saint-Jérôme, un homme seul, un homme qui ne prendra jamais conseil que de lui-même, un homme enfin ose :

ton corps est une idée fixe

ton âme est un caillot au centre de ton front

ta vie refoule dans son amphore,

ose écrire « refouler », intransitif dans l'usage québécois, comme on écrit amphore, caillot, corps, sans guillemets ni souligné. Quelque chose vient de changer ? Tout a changé. Au Canada, l'année 1945 ne marque pas que la fin de la guerre. Rapatriée d'un Nord-Ouest quasi mythique, Gabrielle Roy commence à décrire le long, l'irréversible chemin qui mène à Montréal. Et MacLennan sera québécois malgré lui, l'espace d'une page.

Peu de livres me sont aussi étrangers que *Deux solitudes*. Mais le très inutile, l'inoubliable début du premier chapitre – « Northwest of Montreal... » – dès la première lecture je me le suis approprié. Un peu au Nord-Ouest de Montréal, donc, suivant une vallée qui longe

les collines du Bouclier canadien, l'Outaouais quitte l'Ontario protestant, pour entrer dans la catholique Province de Québec. Conflit des traditions culturelles : éléments convenus d'un récit qui ne pouvait pas ne pas devenir un classique canadien. Mais pourquoi développer ce « Northwest of Montreal » en un morceau de bravoure que rien, dans le contenu manifeste du chapitre, ne justifie : Montréal situé au confluent des deux grandes voies de pénétration de l'ancien empire français d'Amérique, le Saint-Laurent charriant, depuis l'extrémité des Grands Lacs, un volume d'eau qui suffirait à irriguer l'Europe entière, arrosant à peine un arrière-pays aride, démesuré, essentiellement réfractaire à l'eau ; arrière-pays, poursuit toujours malgré lui le romancier, dont les collines raboteuses se succèdent, depuis la vallée, à travers la forêt des feuillus, la forêt des conifères et la toundra, jusqu'aux bords de l'Arctique.

Pourquoi ? Québécois qui s'ignore, MacLennan indique là le vrai fondement des « deux solitudes ». De qui parle-t-il, quand il écrit : « À Montréal, dans l'île autour de laquelle les deux fleuves viennent se rejoindre, on est à peine conscient de ces immensités vierges, illimitées » ? Il n'y a pas, au confluent du Saint-Laurent et de l'Outaouais, une perception unitaire de l'espace. La sensibilité spatiale de l'anglophone montréalais embrasse peut-être l'immense vide qui, d'un océan à l'autre et du 48^e parallèle à la Terre de Baffin, s'appelle le Canada. « Si ce colossal demi-continent a un cœur, conclut MacLennan, il est ici même. » Mais le Montréalais francophone commence à comprendre, en 1945, qu'au moins l'un des deux Océans dont s'enorgueillit le Dominion, et les Rocheuses qu'il ne verra jamais, et l'inimaginable Plaine centrale où subsistent, lui affirme-t-on, des « minorités » de langue française, l'Ontario même, et les régions orientales peuplées par les valeureux mais légendaires Acadiens, ne font plus partie de son espace natal. Les frontières du pays réel sont encore mal définies ; une seule chose est sûre : ce pays a « refoulé », depuis le temps des grands-parents, et au-delà, de ces demi-dieux explorateurs, colonisateurs, soldats d'empire dont parlaient l'Histoire et la Géographie de l'école primaire.

Que l'on écrive, en français ou en anglais, le roman de Montréal en 1945, l'on situe obligatoirement la ville aux confins d'un espace qui est en train de se rétrécir. Dans l'œuvre de Gabrielle Roy, les romans montréalais : *Bonheur d'occasion* et *Alexandre Chênevert* alternent avec deux recueils de nouvelles qui disent la nostalgie du

Nord et de la Prairie perdus. MacLennan, qui veut simplement nommer la ville, au début d'un classique roman de mœurs, prend toute une page – la première – pour dire ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle n'est plus. Le lieu propre des francophones de nationalité canadienne – ce que Miron appelle l'espace *natal* – où est-il ? Ni dans le Nord mythique, ni dans le Nord-Ouest légendaire, ni à l'Ouest, même le plus proche, disent avec bien des hésitations les écrivains de la génération qui précède immédiatement celle de l'Hexagone.

Pour Miron, qui commence à écrire vers 1945, la question demeure entière. Il croit d'abord pouvoir y répondre sans trop de difficulté ; et quelques-unes des pièces de *Deux sangs*, qu'il publie conjointement avec Olivier Marchand, en 1953, expriment une relation heureuse avec le monde. Le « pays du son bleu » c'est sans doute Sainte-Agathe, et un peu plus haut, le pays de sa mère, Saint-Agricole, autrement nommé l'Archambault, qu'arrose la Rivière du Nord :

... la Nord de mon enfance

avec ses mains d'obscur tendresse,

écrira-t-il plus tard. Comme tout écrivain jeune, il croit que l'harmonie et la grâce sont les chemins privilégiés de la beauté. Mais, hors les pièces où il imite délibérément Mallarmé ou Valéry, il avance en poésie sans regarder autour de lui :

Mon bel amour navigateur

mains ouvertes sur les songes

tu sais la carte de mon cœur...

Ce n'est pas que ces vers soient faciles, ou gracieux. Ce qui étonne – et le lecteur inattentif peut s'y tromper – c'est de retrouver ici le jet de l'image, si caractéristique de la poésie de Miron, mais gratuit, mais détaché de la voix tragique qui, à partir de 1954 environ, l'inspire et l'oriente. L'image n'est pas encore engagée, n'est pas encore soumise à une éthique du langage. Miron découvre l'un après l'autre les éléments de sa poésie. L'image, d'abord ; non point fulgurante, comme chez Paul-Marie Lapointe : donnée, plutôt, sans idée de retour. Mais la mesure du risque est la même. Dans ce pays sans pères, les nouveaux poètes doivent créer à la fois l'écart et la norme. Personne ne peut savoir, pour eux, s'ils sont sur la voie du salut, ou s'ils se trompent ; et ils commencent à deviner que leur

salut est à la mesure de leur perdition. Ce que les premiers vers de *la Batèche*, écrits en 1954, expriment en clair :

*On demande un homme
pour le passage du salut
un homme, ni plus ni moins
sans sa petite idée de retour,*

dans les poèmes de *Deux sangs*, certaines images « écartées » déjà l'annoncent ; celle, entre autres, qui vient clore « Mon bel amour » :

*et je saurai ma présente
d'un vœu à l'azur de ton mystère
déchiré d'un espace rouge-gorge.*

L'image de l'espace rouge-gorge n'est pas écartée, au sens français du mot, c'est-à-dire isolée, éloignée, par rapport à une norme. Elle s'est écartée, plutôt, comme nous disons en québécois, sur le mode intransitif et absolu, que l'on s'écarte, que l'on se perd, en forêt par exemple. (Dans ce pays neuf, si peu que l'on s'écarte de la lisière des terres défrichées, l'on s'écarte tout court. L'inhabité, l'informel commence avec la ligne des arbres. Oser, c'est déjà être perdu.) L'espace rouge-gorge – et, toujours dans *Deux sangs*, « la vie refoule dans son amphore », « à vivre mon angoisse poudrait », « les amours mécanos » – c'est déjà, au niveau de l'image, l'invention du point de départ, l'invention de la norme. Ce qui se dit, ce qui ne se dit pas, personne n'était là, personne jamais n'a été là pour en décider. Comme il aime à le dire aujourd'hui, Miron n'avait d'autre ressource que d'être son propre père. Derrière lui, à l'infini, des générations de paysans et de forestiers. Quelques poètes aussi, les uns étrangers à leur sol, les autres, canadiens-français ou canadiens.

Attelés à une œuvre impossible, reclus dans, et aliénés par leur culture, Crémazie et Nelligan. Tout près d'eux, les conteurs du Mouvement littéraire de 1800 : De Gaspé, Casgrain, Taché, puis les romanciers régionalistes qui, au tournant du siècle, gravitent autour de l'École de Montréal, font la chasse au pittoresque. Dans leurs récits, bêtes et gens, us, coutumes et objets « du pays » sont rangés selon un ordre qui est à peu près celui du musée ethnologique, l'italique venant, à l'occasion, souligner leur statut de réalités marginales. La norme est ailleurs. Crémazie et Nelligan le savent-ils assez ! qui donnent à fond, mais à contre-temps, l'un dans le romantisme, l'autre dans le symbolisme – et en meurent. Viendront,

vers les années 30, les poètes canadiens-français : Choquette, Desrochers surtout, pour lequel Miron éprouve une tendresse particulière. Chez lui le conflit de la nature et de la culture est aussi aigu que chez ses aînés. Mais il a la force de le vivre. Il surmonte, si l'on peut dire, son immense culture, et trouve le courage de regarder, puis de nommer, l'un après l'autre, les êtres et les choses qui l'entourent. Il crée au moins un lexique, laissant à d'autres le soin de fonder une syntaxe et un style. Immédiatement après lui, Saint-Denys Garneau, Grandbois et Anne Hébert adoptent sans peine la syntaxe et le style d'une poésie, à la fois française et internationale, qui profite des innovations du surréalisme. Ont-ils lu Desrochers ? Ils ignorent en tout cas son lexique. Chez Saint-Denys Garneau, chez Anne Hébert, l'on rencontre à chaque pas les lieux connus de la problématique québécoise, que recouvrent des allusions à peine voilées. D'images, point, sinon schématiques. Images de partout et de mille part, internationales ; au mieux, canadiennes. Chez Grandbois même, l'espace est faiblement caractérisé. On y circule sur des plans d'eau démesurés, le long d'interminables rivages, parmi des îles resplendissantes mais à peine esquissées, sur les pas du pèlerin d'une certaine recherche dont les traits rappellent ceux des grands explorateurs de l'Ancien Régime.

Avec l'apparition de Miron, une espèce de miracle se produit. À l'intérieur d'une poésie qui n'est jamais descriptive, tout entière suspendue au désespoir et à l'espoir d'aimer, rouge-gorges, geais bleus, jaseurs des cèdres, chemins défoncés, chemins en laveuse, trilles blancs, claytonies, écorces, bouleaux commencent à pulluler, et composent un univers que tout Québécois d'aujourd'hui immédiatement reconnaît. Et si nous les reconnaissons, ce rouge-gorge, ce nénuphar :

ô ton visage comme un nénuphar flottant,
ce trille blanc :

mon amour je te cherche dans l'aboli toi
ô solitude de trille blanc dans le mai des bois,

ces écorces :

mais cargue-moi en toi pays, cargue-moi
et marche au rompt le cœur de tes écorces tendres,
et jusqu'à l'usage particulier que nous faisons du mot « cru » :
dans les brouillards de chagrins crus,

c'est parce que Miron, au lieu d'en faire des curiosités, des sujets d'observation directe, les asservit au mécanisme de l'universelle métaphore poétique. De quel intérêt les fleurs, les arbres, les montagnes, les eaux de ce monde, si elles ne portent l'empreinte de nos désirs ? Le nénuphar sur l'eau, cela n'existe pas, si je n'y reconnais la forme mouvante d'un visage ; ni le trille dans son sous-bois, s'il n'incarne pour moi toute la solitude du monde ; ni le saut de la truite, s'il n'évoque pour moi l'éclair instantané de la mort :

en fraîcheur d'éclair et de truite mouchetée

la mort au cri de girouette dans la gorge,

ni la corneille :

corneille, ma noire !

si elle ne devient un nom de femme.

Du même coup, l'espace s'est rétréci. Le pays « raboteux raboté » qu'embrasse le regard de Miron est à jamais coupé du Nord-Ouest canadien, ou Pays d'En-haut, et du Nord légendaire. Il faut être Montréalais, Québécois à la rigueur, pour comprendre les changements de sens que consacrent ces deux vers :

je suis né ton fils par en haut là bas

dans les vieilles montagnes râpées du nord,

où « par en haut » et « nord » désignent un arrière-pays que l'on peut traverser en une heure d'autoroute, depuis Montréal^[10] ; pays de collines (que nous appelons en effet des montagnes) rabotées par les glaciers jusqu'au granit, jusqu'au « gneiss fondamental » des géologues, première croûte de la terre, qui affleure partout et crève le tapis végétal à la moindre ondulation. L'espace de cette poésie, c'est tout au plus l'extrémité méridionale et québécoise du Bouclier canadien ; c'est Montréal et son arrière-pays immédiat, cœur du Québec moderne.

Miron, premier poète québécois !

Le premier qui ait tracé, au Nord, en suivant le parallèle de Saint-Agricole, à l'Ouest, le long de l'Outaouais, des frontières. Le premier, aussi, qui fasse du Québec tout entier un arrière-pays ; qui le recrée à partir d'un point de vue montréalais.

Pays sans grâce. Pays qui a perdu tous les prestiges de l'existence archaïque et du mythe.

Un conteur, comme Savard, un peintre, comme Clarence Gagnon savaient pourtant, des chansonniers, comme Leclerc et Vigneault

savent encore célébrer les beautés de ce pays : feuilles des trembles, aiguilles des sapins, écorces rugueuses, écorces douces, écorces argentées, neiges bleues, neiges roses, fleurs et papillons... Miron n'a que faire d'une palette. Le poète-peintre est toujours mauvais poète. (La poésie est un art abstrait ; elle plie tout le visible à la dure servitude de l'idée. Dignité de la peinture qui, depuis un siècle, est enfin devenue poétique.) Dans l'univers paysan ou forestier, archaïque en tout cas, qu'une littérature régionaliste tend à perpétuer, la luciole n'est que jolie. Ici, elle a l'éclat voilé de la beauté :

soudain je suis debout contre l'air égratigné de mouches à feu ;

elle est tout entière aspirée par une signification étrangère au monde de la nature et de l'existence archaïque, par le drame d'une conscience qui l'arrache à son cadre naturel (étoiles, feu de camp, pince de canot, lac, plainte du huard, que sais-je ?), se l'approprie, et nous la donne à voir, seule :

le chagrin luit toujours d'une mouche à feu à l'autre

je suis taché de mon amour comme on est taché de sang.

Mieux qu'une palette, Miron possède un ton, une voix qui nivelle – qui varlope, dirait-il – qui dompte les images et, surtout après *Deux sangs*, les subordonne à un propos unique : l'expression d'un drame, d'un homme, d'un pays. La poésie a pour objet la vérité pratique, aime-t-il à répéter, après Éluard. La sienne, qui mesure chichement à chaque image son autonomie, qui ne retient de chaque chose que l'aspect fusible, qui refuse l'ornemental et l'accidentel, doit aller puiser sa beauté dans la substance même. (Et l'étonnement qui me saisit, à la dixième, à la vingtième lecture des « Siècles de l'hiver » est encore une preuve de l'insondable sottise humaine. L'esprit attend toujours la beauté du côté du déjà connu, du formé, de l'accidentel ; il se refuse à croire qu'elle puisse venir du jamais vu, de l'informel, de la substance. Pour faire entendre leur propos, les poètes finissent par dire qu'ils ne sont surtout pas des poètes. Verlaine, Mallarmé, les surréalistes mettent entre guillemets le mot littérature ; Miron prétend qu'il est un simple agitateur^[11].) Je ne connais, en tout cas, rien d'aussi saisissant que « Les siècles de l'hiver » ; rien qui donne, à ce point, le sentiment de la proximité de la substance, le sentiment de la beauté :

*Le gris, l'agacé, le brun, le farouche
tu craques dans la beauté fantôme du froid
dans les marées de bouleaux, les confréries
crépinettes, de sapins et autres compères
parmi les rocs occultes et parmi l'hostilité*

*pays chauve d'ancêtres, pays
tu déferles sur des milles de patience à bout
en une campagne affolée de désolément
en des villes où ta maigreur calcine ton visage...*

Si la substance a une couleur, ce doit être celle de l'absence de tout accident, du néant tout juste visible : le gris ou le brun ; couleur de l'homme dépossédé, réduit à l'inconfort de n'être rien, rien d'identifiable *dans le monde*, d'être quand même (« j'entends par substance, dit Spinoza, ce qui est en soi, est conçu par soi ; ce dont le concept peut être formé sans le secours du concept d'aucune chose ») ; couleur de pays réduit à n'être que soi : son roc fondamental, son froid, la marée étale de ses arbres (soudain inconfort de cet espace amputé d'un « colossal demi-continent » devenu accidentel).

En plein cycle de *la Vie agonique*, Miron arrive à un fondu de l'image et de l'idée, du drame personnel et du drame collectif, de l'imagination de la conscience et de la nature qui se maintiendra même dans les poèmes lapidaires de ces dernières années. À l'époque de *Deux sangs* il découvre et, pour ainsi dire, pratique isolément les éléments de sa poésie : l'image – demeuré à Sainte-Agathe, il fût peut-être devenu un excellent écrivain régionaliste – puis, à mesure qu'il descend vers Montréal et s'y enracine, l'idée.

À peine a-t-il pris pied dans la ville que déjà elle lui jette de « mauvais sorts ». Elle corrompt l'espace :

ta vie refoule dans son amphore
(où suis-je ? n'être nulle part, n'être que soi, délaissée l'amphore
maternelle, l'amphore du pays du son bleu, est-ce bien encore être ?)
Elle casse le temps :

*petite semaine à dent grise
sept poteaux faire le tour
sept cartes faire jouer*

petites semaines pleines de poches de néant,
ce qu'on appelait le temps, dans le monde de l'existence archaïque,
qui pourtant n'avance jamais, répétant à perte de vue les mêmes
modèles de pensée, de comportement, le déjà vu sur le déjà connu.
Le temps, cassure de l'être, la ville le met en branle. Soustrait à la
justification de l'existence collective, le cortège des habitudes –
gestes du travail, de l'amitié, de l'amour – apparaît dans l'éclairage
cru de la conscience solitaire :

*cortèges de semaines
les voix qui chantent faux
le jargon de nos peines
les amours mécanos.*

Les apparences volent en éclats et laissent derrière elles une traînée
grise qui est peut-être le néant. Miron a pu le croire, un moment,
puisqu'il écrit, dans la « Petite suite en lest » :

*ô mort
pays possible ;*

mais aussitôt, voici posé l'acte, que rien d'extérieur à soi ne peut
dicter, le seul acte libre – l'acte de foi :

petite vie ma vie !

Rase la table, rien ne subsiste. Rien, ou l'affirmation nue : je suis. Ce
rien que je suis ! affirme Miron. Reconnue la substance, la pensée
trouve immédiatement sa forme et sa fonction : la rédemption du
parler national. « P'tit' vie » de l'éternelle conversation qui relie les
« balcons colporteurs » ; expression, usage que n'enregistre aucun
lexique, qui au regard de la norme (celle de la langue s'élabore
quelque part, outre-Atlantique), n'est rien : Miron se l'approprie.
Petite vie, *ma vie* ! Et dans la même strophe il multiplie délibérément
l'incorrect « de suite », l'une des nombreuses formes redondantes
qu'affectionne le parler québécois, comme, ailleurs « par en haut là
bas » ou « quelque part par ici ».

L'instinctive rectitude de jugement qui l'avait préservé de la
poésie régionaliste l'empêche maintenant de tomber dans la
littérature *joual*. Écrire *Patrie intime* (ou *le Paon d'email*), ou feindre
que le sabir québécois soit une langue, c'est toujours tirer son épingle
du jeu. Ce que Miron veut fonder, c'est un instrument de pensée et
d'action. Arrivé à Montréal, il constate que la langue d'usage est dans
un état de perversion sémantique profonde. Perversion qui dépend

de facteurs socio-économiques si puissants, que Miron, à diverses reprises, cesse temporairement d'écrire, pour se consacrer à l'action politique et sociale, se promettant de revenir entièrement à la poésie le jour où le Québec aura conquis son autonomie. À l'époque de *Deux sangs*, puis des grands cycles poétiques qui commencent à prendre forme, vers 1954, il tente de combler l'abîme que creuse, entre l'usage québécois et la norme linguistique, l'éloignement historique et culturel de la France. Les « maigres mots frileux de nos héritages », les « mots nouveaux de nos endurance », il ose les employer, en leur fournissant le contexte, non pas d'un patois, mais d'une langue littéraire.

Ces grands cycles, dont Jacques Brault a analysé le contenu et détaillé les principales articulations^[12], ce sont *la Marche à l'amour*, *la Vie agonique* et *la Batèche*, auxquels se rattachent, à la manière de conclusions ou de développements latéraux, deux cycles secondaires : *l'Amour et le militant* et *Poèmes de l'amour en sursis*.

Cycles, car Miron, au moment où il trouve sa voix, est essentiellement un poète oral. Tout ce qu'il écrit gravite, non pas autour d'un thème ou d'un ensemble de thèmes, mais autour d'un sujet qu'il porte sans cesse en lui et qui peut être attaqué sur trois flancs, ou faces distinctes. En quoi distincts, ces fronts d'attaque, ou colonnes, comme Miron les appelle parfois – qui progressent du même pas, s'échangent leurs morceaux, les reprennent, prolifèrent en poèmes plus ou moins autonomes, en laisses, en éléments toujours sujets à reclassement, et dont nous ne possédons que des fragments, les uns très brefs (*la Batèche*), d'autres, beaucoup plus longs (*la Vie agonique*) ? La réponse à cette question n'est pas simple, et je n'ai rien à ajouter, ici, aux précisions fournies par Jacques Brault.

La Batèche, c'est la « batèche de vie ». C'est la « petite vie » des premiers poèmes, qui revendique avec énergie son peu de réalité, son néant. Ce long poème, dont j'ai cité tout à l'heure les premiers vers, inédits, nous n'en possédons actuellement que deux fragments, incorporés à *la Vie agonique*, titre qui lui aussi désigne la vie à chaque instant conquise sur le néant. Et *la Marche à l'amour*, c'est encore l'« agonie », le combat désespéré contre la mort qui a toujours raison de l'amour. Mais les trois cycles constituent, plus encore au niveau de la forme que des thèmes, une coulée unique. Homme des

commencements, premier barde de la nation québécoise, Miron adopte souvent un mètre ample, asymétrique et régulier tout à la fois, adaptation, me semble-t-il, du vieux décasyllabe épique (4-6), dont il fait un alexandrin prolongé (6-8) ou diminué (5-6). La relative fréquence de ces mètres indique en tout cas la présence, tout au long des trois cycles, d'un schème rythmique dominant, asymétrique, que la tradition poétique française associe spontanément au poème récitatif, découpé non en strophes, mais en laisses. Épiques, les trois cycles le sont encore, par les thèmes du pays et des combats, qui les traversent ; mais ils cessent de l'être, à mesure que l'on s'approche de leur centre, de leur foyer intérieur.

Au centre, un homme, à peine différent de celui des premiers poèmes, dont le drame personnel est rigoureusement identifié au drame collectif. L'existence urbaine gonflait le temps de « poches de néant », et c'est dans son premier poème de l'amour malheureux que Miron écrit :

le temps saigne.

Que la dépossession soit vécue dans l'échec de l'amour, et la couleur de la substance vire au rouge. Tout au long des trois cycles, la poésie de Miron sera taillée à même le rouge élémentaire devenu solide :

je suis le rouge-gorge de la forge

le mégot de survie, l'homme agonique.

Créer, c'est faire *de rien* quelque chose, c'est tailler la réalité à même l'informe substance. Né pour épouser, non point la femme, mais l'expérience de la dépossession, Miron appelle sur lui toutes les forces qui « abîment » l'accident, déchiquettent l'apparence, lui interdisant, à la fin, à l'agonie, de préférer rien d'autre que « je suis ». Descartes québécois, il y parvient après avoir traversé toute l'épaisseur du « je n'ai rien », puis du « je ne suis – rien ». *La Batèche*, les trois cycles, l'œuvre entière naît de la réduction de tout l'intelligible, de tout le perceptible, à la substance, de tout le langage, au temps premier du verbe être :

on demande un homme

pour le passage du salut

un homme, ni plus ni moins

sans sa petite idée de retour.

Un homme, nu ; qui n'a, n'est rien. Un homme, sans plus. Réduit à sa substance, rien de moins. (Diogène en plein midi promène partout sa

lanterne pour en trouver un seul.) On demande simplement un homme (on n'en trouve jamais qu'un, il n'en faut jamais qu'un seul) qui entende « je suis » dans son droit sens, lequel exclut toute idée de retour à « je suis quelque chose ».

L'homme de ce temps porte le visage de la flagellation :
ainsi commence le poème qui clôt le cycle de *la Vie agonique*. Raboté jusqu'à la substance, l'homme rouge est tous les hommes, qui n'ont rien ; les battus, les tassés, les exploités :

*nous sommes nombreux silencieux raboteux rabotés
dans le brouillard de chagrin cru ;*

il est le pays même, sa terre et son roc :

je me ferai passion de ta face...,

un homme de ton réquisitoire

un homme de ta patience raboteuse et varlopeuse ;

à même le rien de la substance, il recrée le monde :

Il est triste et pêle-mêle parmi les étoiles tombées

livide, muet, nulle part et effaré, vaste fantôme

il est ce pays seul avec lui-même et neiges et rocs

un pays que jamais ne rejoint le soleil natal ;

recrée le monde, et son histoire :

les vents qui changez les sorts de place la nuit

vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires

vents telluriques, vents de l'âme, vents universels

vents ameutez-nous, et de vos bras de fleuve ensemble

enserrez son visage de peuple abîmé, redonnez-lui la chaleur

et la profuse lumière des sillages d'hirondelles.

Étoiles, neiges, rocs, vents, Miron les contraint à graviter autour d'un de ces concepts – la « dérision », la « réduction », le « recours didactique » ; ici, la « naissance » – taillés avec toute l'attention que d'autres accordent aux seules images. Le soleil « natal », ce n'est pas le soleil originel : l'expression compromettrait le sens logique du vers ; et dans une poésie qui fuit l'hermétisme, le sens logique ne doit jamais être équivoque. « Un pays qui me soit natal », écrit ailleurs Miron ; pays qui m'appartient de droit, dont je suis dépossédé, que je puis reconquérir au prix de *ma* naissance, la seule vraie : la seconde. Le pays ne peut naître, sans moi, sans que d'abord *je* naisse. Ce soleil, ces étoiles tombées, que je les remplace dans leur ciel ! Mais que

d'abord, plongeant dans le rien que je suis, épousant la nudité de la substance : « ce froid natal de mes poumons », la « pauvreté natale de ma pensée rocheuse », je renaiss ! Rien qui ressemble si peu à une entreprise de conquête, de possession :

*j'ai mal et peine ô morsure de naissance
cependant qu'en mes bras ma jeunesse rougeois.*

Que je consente à la morsure de la « dent grise » qui grignote le temps, que je renonce à être quelque chose, dans le monde, et déjà je commence à naître. Il y suffit d'un seul oui, sans retour :

*un jour j'aurai dit oui à ma naissance
j'aurai du froment dans les yeux
je m'avancerai sur le sol, ému, ébloui,
par la pureté de bête que soulève la neige
un homme reviendra
d'en dehors du monde.*

Un jour, un seul oui : le monde et l'homme (l'improbable héros de Diogène avait quitté le monde, il revient du néant), l'homme et le monde naissent en même temps.

Un jour qui est tous les jours. Et Gaston Miron, qui a composé son dernier poème^{13} dans le feu de l'action politique – c'était à Québec, au milieu d'une manifestation dirigée contre le projet de loi sur l'enseignement des deux langues – écrit, encore aujourd'hui :

*je ne suis plus revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence.*

Œuvre « épaillée », que la sienne ? Miron se plaît à le dire ; il souligne volontiers le caractère fragmentaire des trois cycles et le caractère fortuit de la plupart de ses publications. Mais il s'exprime tout entier dans chaque fragment, comme dans chacun des poèmes lapidaires qui précèdent et qui suivent les cycles^{14}. *La Marche à l'amour, la Batèche, la Vie agonique* et les cycles annexes forment, au centre de l'œuvre, une espèce de massif épique, vaste explication d'un propos central qui brille d'un éclat instantané, dans les pièces plus brèves. Homme des commencements, Miron est le poète du recommencement perpétuel et total. Le point de départ, c'est le point d'arrivée. Au-delà, ce ne peut être que le poncif, de la pensée, de l'action, de l'expression, ou – de nouveau le point de départ. « Pour mon rapatriement » contient tout, non pas en germe, ou en acte,

mais en substance. De même, une quinzaine d'années plus tard, « L'homme rapaillé » ; et beaucoup plus tôt, « Le verre d'eau, ou l'inacceptable », poème de la révolte originelle, incausée, immotivée, qui éclate à la pointe de la perception :

*Les bourgeons de la soif dans les pores
ce n'est pas l'eau que je bois dans le verre
c'est quelque chose au fil de l'eau
à quoi on pense dans le roule des jours
comme un défoncé enfoncé
toute la sainte face de journée
toute, goutte à goutte
car la soif demeure, panique, tenace...*

La substance, l'inventer ! au cœur de l'eau qui n'a pas le goût de l'eau, du pays qui n'est pas un pays, du parler qui n'est pas une langue, de l'amour qui n'est pas l'amour. La chercher, l'attendre, plutôt, dit un autre poème, contemporain du « Verre d'eau » ; me réduire à néant, n'être plus qu'attention, désir, regard.

*je n'ai plus que mes yeux de z-yeux
tout ailleurs dans mon corps est ténèbre
(mes yeux de z-yeux
— en tout et pour tout)*

*(les bulletins annoncent
qu'aucune localisation n'est en vue)
pourtant je vois ce que je vois.*

Injustice du désir, qui gagne, sur un coup unique, tout ce qu'il perd. Du centre de l'eau la substance affleure, consent à la forme :

*me voici en moi comme un homme dans une maison
qui s'est faite en son absence.*

Voici, posée sur le roc le plus nu, la maison de l'amour.

G.-ANDRÉ VACHON

Le salut d'entre les jours

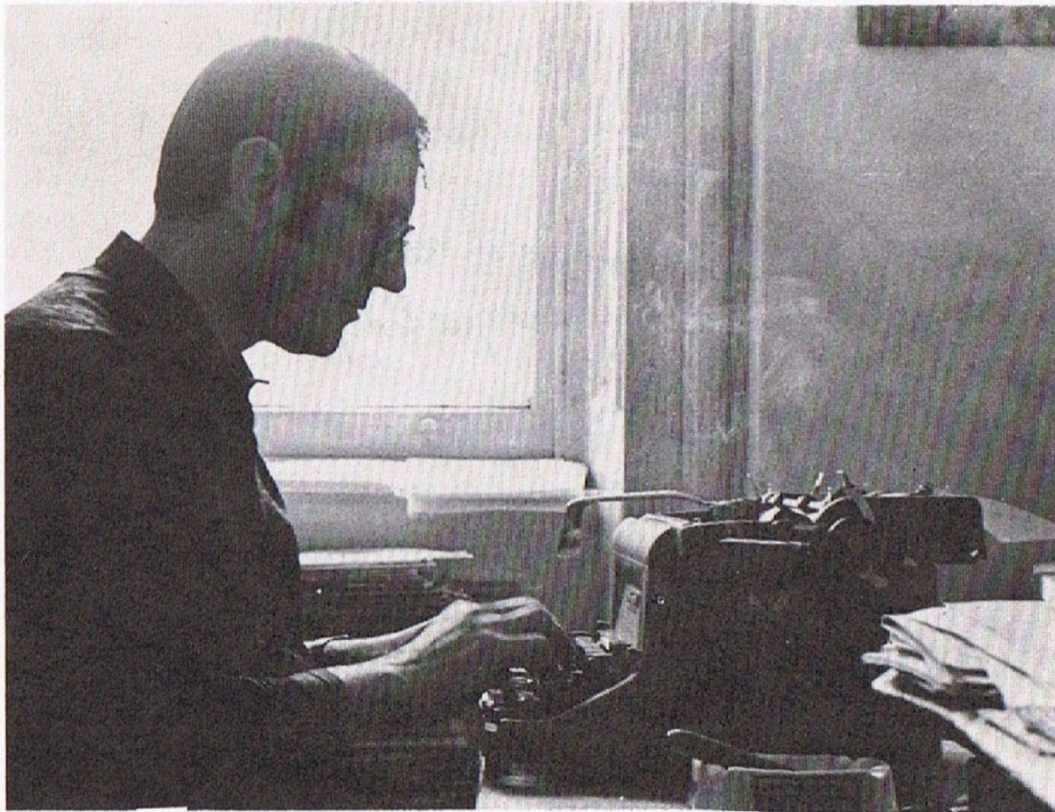
(pour P. Vallières & Ch. Gagnon)

Je vous salue clandestins et militants, hommes
plus grands pour toujours que l'âge de vos juges

hier vous signifiez les arpeuts de l'héritage
comrades dans les parages encore incertains
de ces jours de notre histoire où vous alliez
touchant le pou d'âme, l'étendue panique
de l'abandon des nôtres par qui nous saurons

et vous alliez
comme arbre avec un arbre, mur avec un mur
comme souffle dans le jour, et nuit dans la nuit
parmi les révelations souterraines de la colère
et parmi le déplacement des compassions
avec la peur et l'angoisse tenues sous le regard
marqués par le scandale du dérisoire embrasement
de ceux qui changent la honte subie en dignité
et l'espérance a fini de n'être que l'espérance
nombreux dans celui qui va seul au rendez-vous
avec notre nom et notre visage pour le monde
chacun dans chacun n'étant plus divisé en soi

OceanofPDF.com



Gaston miron

OceanofPDF.com

CHRONOLOGIE DE GASTON MIRON^{15}

établie par Renée Cimon

1928 : Naissance à Sainte-Agathe-des-Monts. Études primaires, jusqu'en 7^e année, au Collège des Frères du Sacré-Cœur, à Sainte-Agathe. Vacances d'été chez son grand-père, à Saint-Agricole, et chez ses oncles, au Lac de l'Orignal.

1941 : Mort de son père.

1941-1946 : À treize ans et demi, départ pour le juvénat des Frères du Sacré-Cœur à Granby, pour un séjour de près de six ans. Premiers vers à 14 ans. Sur le conseil d'un professeur, il apprend les règles de la versification. Premières lettres poétiques : *Œuvres complètes*, d'Octave Crémazie, *les Gouttelettes*, de Pamphile Lemay, *la Légende d'un peuple*, de Louis Fréchette. « Pendant six ou sept ans, je composerai de façon affreuse... d'une façon tout à fait académique. »

1946-1947 : Après le noviciat et le scolasticat, il revient à Saint-Jérôme, où sa famille a déménagé. Travail d'apprenti-plombier pendant quelques mois. À l'automne 1947, arrivée à Montréal.

1947-1954 : Métiers divers : commis de bureau, « embouteilleur », travail dans un studio de photographie, *waiter* dans un hôtel, instituteur à Ville Jacques-Cartier, secrétaire au Palais de Justice. De 1947 à 1950, suit les cours du soir en sciences sociales, à l'Université de Montréal.

1949-1953 : Rencontre d'Olivier Marchand (« ma première rencontre littéraire »), d'Ambroise Lafortune, de Guy et Gilles Carle, de Louis Portugais. Été 1949 : tournée de la province en auto-stop, « découverte du pays physique ». À l'Ordre de Bon

Temps, où il est animateur de loisirs, « découverte du folklore et de la jeunesse ».

Lecture de *Cité libre*, « découverte du politique et du social... amorce d'une critique des conditions sociales qui nous sont faites ». Rencontre des Automatistes de la génération de 1950-1951, « découverte de la liberté intérieure, de la liberté de création, de la révolte... On peut refuser le monde, le mettre en cause ».

Influence de Mounier et du personnalisme.

Routier au clan Saint-Jacques.

Participation à la fondation de la première auberge de jeunesse, à Val-David, en 1951.

Vers 1952 : Publication de ses premiers poèmes dans *Amérique française et le Devoir*.

1953 : Publication de *Deux Sangs*, conjointement avec Olivier Marchand.

Fondation de l'Hexagone, avec Olivier Marchand, Louis Portugais, Gilles Carle, Jean-Claude Rinfret et Mathilde Ganzini. Se joindront par la suite au groupe initial : Hélène Pilote, Jean-Guy Pilon, Georges Cartier, Fernand Ouellette, Jean-Paul Filion, Michel van Schendel, Paul-Marie Lapointe, etc.

Rencontre de Roland Giguère, Claude Haefely, Gatien Lapointe et Wilfrid Lemoine.

1953-1958 : Séjours à Claire-Vallée, chez M^{me} Françoise Gaudet-Smet, où il rencontre Alfred Desrochers.

1954 : Rencontre de Raymond Barbeau qui projette la fondation d'un mouvement indépendantiste.

Récitals de poésie, de 1954 à 1958, dans diverses villes, avec Jean-Guy Pilon et les poètes de l'Hexagone. Début de la rédaction des grands cycles poétiques : « La vie agonique », « La marche à l'amour », « La batèche », dont des fragments sont publiés dans les revues et les journaux.

1955-1956 : Adhésion au Parti social démocratique. Aux côtés de Thérèse Casgrain, de Michel Chartrand et de Jacques Ferron, se porte candidat, dans Outremont, aux élections de 1957 et 1958.

- 1957 : Avec Jean-Guy Pilon, organisation, à Montmorency, de la Rencontre des poètes, qui deviendra par la suite la Rencontre des écrivains. Les communications de cette rencontre ont été publiées en 1958, sous le titre *la Poésie et nous*.
Rencontre d'Henri Pichette, de passage à Montréal.
Rencontre de Patrick Straram.
- 1959-1960 : Fondation de *Liberté*, officiellement publiée par l'Hexagone. « L'association sera rompue en 1961, en raison de divergences internes. L'amitié demeure. » De janvier à septembre, repos à Sainte-Agathe ; Pilon assure l'intérim à l'Hexagone. Le 16 septembre, départ pour un séjour de 20 mois à Paris ; études des techniques de l'édition (arts graphiques) à l'École Estienne. Retrouve à Paris, Jean-Paul Filion, Gilles Marcotte, Jacques Brault, Claude Léveillé, Roland Giguère, Pauline Julien, Pierre Bourgault. Se lie avec André Frénaud, Robert Marteau, Alain Bosquet, René Lacôte, Michel Bernard. « C'est par Gaston Miron que je me familiarisai avec la littérature québécoise », dira René Lacôte. Visite de divers pays d'Europe. Avec Marcel Sabourin, organise en 1960 un récital de poésie à la Maison du Canada, Cité universitaire de Paris.
- 1961 : Au retour, directeur commercial et chargé de relations extérieures chez Fomac, jusqu'en 1964.
- 1961-1969 : Militant au R.I.N. (Rassemblement pour l'indépendance nationale), au M.L.P. (Mouvement de libération populaire), au P.S.Q. (Parti socialiste québécois), au M.U.F.Q. (Mouvement pour l'unilinguisme français au Québec), au F.Q.F. (Front du Québec français).
- 1962 : Rencontre, à Montréal, de Jacques Berque. Publication de « La marche à l'amour », dans *le Nouveau Journal*.
- 1963 : Membre de l'équipe de rédaction de *Parti pris*. Publication de « La vie agonique », dans *Liberté*. Délégué de l'Association des éditeurs canadiens à la Foire de Francfort, où il se rendra chaque année, sauf en 1967 et 1969.
- 1965 : Six jours à Rome, avec Gilles Carle. Rencontre de plusieurs personnalités italiennes, dont Gian Piero Bona, Angelo Bellettato, Ennio Flaiano.

Explication de son engagement politique et littéraire, dans deux textes clefs : « Un long chemin » et « Notes sur le non-poème et le poème ».

1966 : Récital de poésie à l'Université de Montréal, avec Paul Chamberland et Raoul Duguay.

Conférence de Jacques Brault, *Miron le magnifique*.

1967 : En mars, avec Georges Dor, récital conjoint de poèmes et chansons à la Butte à Mathieu. En septembre, séjour sur la Côte d'Azur, avec Georges Dor, Félix Leclerc, André Payette. Rencontre à Vence, de Gombrowicz, à Francfort et à Paris, de Pierre Oster, de Denis Roche et de Robert Sabatier.

1968 : Participation à la soirée « Poèmes et chansons de la résistance », au Gesù. Tournée en province en mai et octobre. Avec Georges Dor, animation d'une soirée de poèmes et chansons, à la Bibliothèque nationale.

1969 : Membre de l'Exécutif du Front du Québec français, formé à l'occasion de la présentation du projet de loi 63.

OceanofPDF.com

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE^{16}

établie par Renée Cimon

I. TEXTES PUBLIÉS

1952

1. Avant-propos, *le Godillot*, XI^e année, n° 45, 10 mai, p. 1.
2. Situation, *ibid.*, p. 24-25.
3. Les livres. D'estoc et de taille, *ibid.*, p. 28-30.
4. Désesparé, *Amérique française*, vol. X, n° 4, juillet-août, p. 67.

1953

5. Potence, *le Devoir*, vol. XLIV, n° 125, 30 mai, p. 7.
6. Self-defence, *ibid.*, vol. XLIV, n° 278, 28 novembre, p. 6.
7. Arrière-souvenir, *Amérique française*, vol. XI, n° 6, décembre, p. 20.

MIRON, Gaston et MARCHAND, Olivier, *Deux Sangs*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 67 p. Illustrations de Mathilde Ganzini, Jean-Claude Rinfret et Gilles Carle. Contient, de la page 43 à la page 67 :

8. – Mer jours.
9. – Mon bel amour.
10. – Soir tourmente.
11. – Ce corps nouveaux. *
12. – Vérité irréductible.
13. – Oh secourez-moi.
14. – Le laid.

- 15. – Semaines.
- 16. – Petite suite en lest. *
- 17. – Les bras solitaires.
- 18. – Dix-neuf ans.
– Potence (cf. n° 5).
- 19. – Berceuse d'horizons. [{17}](#)
- 20. – Corolles, ô fleur.
- 21. – Pour retrouver le monde et l'amour. [*{18}](#)
- 22. – Ma ravie. [{19}](#)
- 23. – Ma désolée sereine.

1954

- 24. J'ai aussi, *Amérique française*, vol. XII, n° 1, avril, p. 22.
- 25. La condition de voir, *ibid.*, vol. XII, n° 2, juin, p. 132.
- 26. Jeune fille, *le Devoir*, vol. XLV, n° 263, 13 novembre, p. 16.
- 27. Notre jamais rencontrée, *Amérique française*, vol. XII, n° 6, décembre, p. 472.
- 28. Alain Grandbois et les jeunes poètes, une enquête de Gaston Miron et de Jean-Guy Pilon, *ibid.*, p. 473-476.

1955

- 29. Les impératifs de la petite solitude, *Amérique française*, vol. XIII, n° 2, p. 215. [*{20}](#)
- 30. L'homme fini ou le procès-verbal, *ibid.*, p. 221-222. [*{21}](#)
- 31. Des pays et des vents, *le Devoir*, vol. XLVI, n° 260, 15 novembre, p. 22. [*{22}](#)

1956

- 32. Un homme, dans *le Socio-Démocrate*, organe du P.S.D.
- 33. Pour mon rapatriement, *le Devoir*, vol. XLVII, n° 234, 6 octobre, p. 5. *

1957

34. La route que nous suivons, *le Devoir*, vol. XLVIII, n° 45, 23 février, p. 7.
35. Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte, *la Presse*, 73^e année, n° 210, 22 juin, p. 67 et 70.
36. Merci pour toute la joie, *le Devoir*, vol. XLVIII, n° 187, 10 août, p. 11. (Extrait de La marche à l'amour.)
37. Prospectus de l'Hexagone : *À la pointe des yeux*, d'Alain Marceau, *Poèmes de l'Amérique étrangère*, de Michel van Schendel.

1958

38. Déclaration des intellectuels canadiens de langue française, *le Quartier latin*, vol. XL, n° 22, 6 mars, p. 2.
39. Prospectus de l'Hexagone : *Simple ballades*, de Gilles Constantineau, *Choix de poèmes*, de Paul-Marie Lapointe.
40. Poèmes, *le Périscope*.

1959

- Pour mon rapatriement, *Nation nouvelle*, n° 1, avril, p. 45 (cf. n° 33).
41. La braise et l'humus, *Liberté*, n° 4, juillet-août, p. 225. *{23}
 42. Fille dont le visage..., *ibid.*, p. 226.
 43. Ex officio, *Situation*, vol 1, n° 1, janvier, p. 15. {24}
 44. L'intraitable douleur, *Nation nouvelle*, n° 4, août, p. 288. *{25}
 45. Note d'un homme d'ici, *Cahier pour un paysage*, p. 18-20.

1961

46. R. M., *Liberté*, n° 14, mars-avril, p. 543-544. *{26}
47. Déclaration, *ibid.*, p. 545.
48. Les jours raccourcissent, *ibid.*, n^{os} 15-16, mai-août, p. 642. {27}

49. Quand morte sera la mort, *ibid.*, p. 643. *{28}

1962

50. La marche à l'amour, *le Nouveau Journal*, 1^{re} année, n° 188, 14 avril, section « Arts et lettres », p. III. {29}

1963

La vie agonique, *Liberté*, n° 27, mai-juin, p. 210-221 :

- 51. – Tristesse, ô ma pitié, mon pays. {30}
- Pour mon rapatriement (cf. n° 33).
- 52. – Les siècles de l'hiver.
- Sauve qui peut (cf. n° 29).
- 53. – Tête de caboche.
- L'homme agonique (cf. n° 43).
- La braise et l'humus (cf. n° 41).
- 54. – La batèche (Nous sommes nombreux...). {31}
- 55. – La batèche (Compagnon des Amériques...).
- 56. – Et l'amour même est atteint.
- 57. – Monologues de l'aliénation délirante. {32}
- 58. – Recours didactique.
- 59. – L'octobre. *
- 60. Dans les lointains, *Parti pris*, vol. 1, n° 2, novembre, p. 38.
- 61. L'amour et le militant, *ibid.*, p. 38.

Deux poèmes, dans Guy Sylvestre, édit., *Anthologie de la poésie canadienne française*, 4^e éd., Montréal, Beauchemin, p. 334-335 : Semaines (cf. n° 15), L'octobre (cf. n° 59).

1964

62. Les années de dérélition, *Liberté*, n° 33, mai-juin, p. 216-218.

Deux poèmes, dans Guy Robert, édit., *Littérature du Québec*, tome I, *Témoignages de 17 poètes*, Montréal, Librairie Déom, p. 117-122 :

- La marche à l'amour (cf. n° 50).
- 63. – Tu fus quelques nuits...^{33}

1965

- 64. Un long chemin, *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier, p. 25-32.
- 65. Présentation et traduction, *Vient de paraître*, vol. 1, n° 1, janvier, p. 18.
- 66. La corneille, *Passe-Partout*, vol. 1, n° 2, février, p. 8-9.^{34}
- 67. Notes sur le non-poème et le poème, *Parti pris*, vol. 2, n° 10-11, juin-juillet, p. 88-97.
- 68. Marginales, *Parti pris*, vol. 3, n° 3-4, octobre-novembre, p. 95-96.
- 69. Georges Dor, texte du programme du récital donné par le chansonnier au Gesù, le 19 novembre.
- 70. Marginales. Anglicisation. Les noix de coco, *Parti pris*, vol. 3, n° 5, décembre, p. 83-84.

1966

- 71. Une fin comme une autre, *Culture vivante*, n° 2, p. 8.
Six poèmes, dans Alain Bosquet, édit., *Poésie du Québec*, Montréal, H.M.H., et Paris, Seghers, 1966 et 1968, p. 143-151 : Héritage de la tristesse (cf. n° 51), Les vies étanches (cf. n° 29), Les siècles de l'hiver (cf. n° 52), La braise et l'humus (cf. n° 41), Monologues de l'aliénation délirante (cf. n° 57), Une fin comme une autre (cf. n° 71).
- 72. Marginales, *Parti pris*, vol. 3, n° 7, février, p. 75-77.
- 73. Roussil, texte du programme de l'exposition des œuvres de Roussil, au Gobelet, du 12 juillet au 12 août^{35}.
- 74. Les livres à lire. Chronique mensuelle dans *le Magazine MacLean*, de 1966 à 1969.

Dans Jacques Brault, *Miron le magnifique* (conférence donnée le 10 février, publiée dans *Littérature canadienne-française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Conférences

J.-A. de Sève, 1-10 », p. 141-180), une quinzaine de vers inédits de La marche à l'amour (p. 159), et les pièces suivantes :

- 75. – Jeune fille.^{36}
- 76. – La pauvreté anthropos.
- 77. – L'amour et le militant.^{37}

1967

Trois poèmes, dans Anthologie de la poésie française publiée sous la direction de Robert Kanters et de Maurice Nadeau, Lausanne, Éditions Rencontre, tome XIII, p. 492-494 : quelques vers de Compagnon des Amériques (cf. n° 55), Monologues de l'aliénation délirante (cf. n° 57), et extrait de L'octobre (cf. n° 59).

Cinq poèmes, dans Écrivains du Canada, numéro spécial des *Lettres françaises*, décembre 1966-janvier 1967, p. 226-230 : Tristesse, ô ma pitié, mon pays (cf. n° 51), deux strophes de La braise et l'humus (cf. n° 41), deux strophes de La batèche (cf. n° 54), quatre strophes de Monologues de l'aliénation délirante (cf. n° 57), L'octobre^{38} (cf. n° 59).

Monologues de l'aliénation délirante (cf. n° 57), *Poetry/Australia*, n° 16, juin, p. 46-47.

Une fin comme une autre (cf. n° 71), *Adam International Review*, Londres, 32^e année, n°s 313-314-315, p. 26.

Poèmes de l'amour en sursis, *Liberté*, n° 54, novembre-décembre, p. 55-58 :

- 78. – Seul et seule.
- 79. – Errant amour.
- 80. – Au sortir du labyrinthe.
- 81. – Après et plus tard.

1968

- 82. Une poésie d'invasion, dans *Connaissance de Giguère, la Barre du jour*, n°s 11-12-13, décembre 1967-mai 1968, p. 126-128.

Intervention à la rencontre des écrivains, à Sainte-Adèle, *Liberté*, n° 57, mai-juin :

83. – Quelle part doit-on réserver à la littérature québécoise dans l'enseignement de la littérature ? p. 86-89.
84. – L'enseignement de la littérature en rapport avec l'enseignement de la langue, p. 99-102.
85. À bout portant, *Parti pris*, vol. 5, n° 8, été, p. 78. (La vie agonique.)
86. Les signes de notre vie, *ibid.*, p. 78.^{39}
87. Le salut d'entre les jours, *ibid.*, p. 79.

1969

Six poèmes dans Jacques Brault, « Gaston Miron », *Littérature du Québec*, n^{os} 478-479 de la revue *Europe*, février-mars, p. 152-157 : Les jours raccourcissent (cf. n° 48), L'homme agonique (cf. n° 43), Le Damned Canuck (cf. n° 54), R. M. (cf. n° 46), Après et plus tard (cf. n° 81), La corneille (cf. n° 66).

88. Création d'une agence littéraire, *Vient de paraître*, vol. 5, n^{oo} 1, février, p. 15.
89. Les collections Ici Radio-Canada, *ibid.*, vol. 5, n° 3, juin, p. 18.
90. Arrêt au village, *Socialisme* 69, n° 17, avril-mai-juin, p. 27.

Quatre poèmes, dans Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, tome III (*de 1945 à nos jours*), la Poésie, Montréal, Beauchemin, p. 189-202 : *Héritage de la tristesse* (cf. n° 31), Monologues de l'aliénation délirante (cf. n° 57), L'octobre (cf. n° 59), La marche à l'amour (cf. n° 50).

Un poème dans Pierre Seghers. édit., *le Livre d'or de la poésie française contemporaine*, 2, de 1940 à 1960, Verviers, Marabout Université, p. 126-128 : Monologues de l'aliénation délirante (cf. n° 57).

91. L'homme ressoudé, *le Clairon*, vol. LVIII, n° 49, 10 décembre, p. 26.^{40}

II. TEXTES INÉDITS

92. Le verre d'eau ou l'inacceptable.
93. Réduction.
94. Lieux communs.
95. Le Québécois canthrope.
96. Foyer naturel. ^{41}
97. En une seule phrase nombreuse.
98. Ma bibliothèque idéale. Émission radiophonique à CBF, le 16 septembre 1961, de 8 h à 8 h 30. Réalisateur : Gilbert Picard.
99. Aliénation délirante.

III. DISCOGRAPHIE

Réalisations sonores, collection « L'Âme de... », réalisateur : Hugues Resalle ; poèmes de Gaston Miron et Gérald Godin, récités par les auteurs.

IV. TRADUCTIONS

Les siècles de l'hiver, traduit en arabe dans *Shi'r* (The Magazine for Arabie Poetry), vol. 7, n° 25, décembre 1963, p. 38-39.

Le poème et le non-poème, traduit en ukrainien par Thor Kostetsky, *Poésie du Québec contemporain, Études Slaves*, n° 2, Ottawa, Université d'Ottawa, et Montréal, Librairie Déom, 1968, p. 78-95.

Les siècles de l'hiver, traduit en anglais par John Glassco, sous le titre *The Reign of Winter*, dans *Ellipse*, revue de la Faculté des arts de l'Université de Sherbrooke, n° 1, automne 1969, p. 16-17.

Tristesse, ô ma pitié, mon pays, traduit par Fred Cogswell sous le titre *Legacy of Grief*, *ibid.*, p. 18-19.

V. INTERVIEWS

CONSTANTINEAU, Gilles, « Je suis plus un agitateur qu'un poète », dans *le Devoir*, vol. L, n° 197, 22 août 1959, p. 7 et 12.

ROBILLARD, J.-P., « Interview-éclair avec... Gaston Miron », dans *le Petit Journal*, 3 juin 1957, p. 64.

ROY, Michel, *Témoignages de poètes*. Trois émissions d'une demi-heure, CBF, juin 1964. Réalisateur : Fernand Ouellette.

TURCOTTE, Jean, « Rencontre avec Gaston Miron, poète », dans *le Clairon*, vol. LVIII, n° 49, 10 décembre 1969, p. 26.

VI. ÉTUDES

BRAULT, Jacques, *Miron le magnifique*, dans *Littérature canadienne-française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Conférences J.-A. de Sève, 1-10 », 1969, p. 143-180. Conférence prononcée à l'Université de Montréal, le 10 février 1966.

—, « Une poésie du risque », dans *Culture vivante*, n° 1, 1966, p. 41-44.

—, « Gaston Miron, poète du quotidien », *ibid.*, n° 2, 1966, p. 6-8.

—, « Gaston Miron », dans *Littérature du Québec*, n°s 478-479 de la revue *Europe*, février-mars 1969, p. 152-157.

CHAMBERLAND, Paul, « Fondation du territoire », dans *Parti pris*, vol. 4, n°s 9-10-11-12, mai-août 1967, p. 11-42.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, « L'Hexagone, Miron's Band », dans *Signets II*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, p. 175-184.

GRANDPRÉ, Pierre de, « Gaston Miron », dans *Histoire de la littérature française du Québec*, tome III (*de 1945 à nos jours*), la Poésie, Montréal, Beauchemin, 1969, p. 189-202.

HAMELIN, Jean, « Aux divers paliers de la poésie, G. Miron, W. Lemoine et Pierre Léger », dans *le Devoir*, vol. LIV, n° 227, 28 septembre 1963, p. 12.

MAHEU, Pierre, « Le Québec en mots dits. Engueulez Miron », dans *Parti pris*, vol. 5, n° 5, février 1968, p. 48-50.

MAJOR, Jean-Louis, « L'Hexagone : une aventure en poésie québécoise », dans *la Poésie canadienne-française*, Montréal, Fides, « Archives des lettres canadiennes-françaises », tome IV, 1969, p. 175-203.

MARCOTTE, Gilles, « Trois nouveaux poètes : Olivier Marchand, Jean-Guy Pilon et Gaston Miron », dans *le Devoir*, vol. XLIV, n° 212, 1953, p. 7.

—, *le Temps des poètes*, description critique de la poésie actuelle au Canada français, Montréal, H.M.H., 1969. « Un lieu commun », p. 15-33 ; « Gaston Miron », p. 179-184.

MORENCY, Pierre, *Gaston Miron, poète oral*, 5^e émission de la série *la Jeune Poésie*, CBV, pour le réseau français de Radio-Canada, le mardi 26 novembre 1968, 20 h 30. Réalisation : Michel Gariépy. Texte et recherche : Pierre Morency.

PILON, Jean-Guy, « Le temps de notre jeunesse », dans *Littérature du Québec*, tome I, *Témoignages de 17 poètes*, Guy Robert, édit., Montréal, Librairie Déom, 1964, p. 127-134.

VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Paris, François Maspéro, « Les Cahiers libres », 149-150. « Je connus Gaston Miron... », p. 156 sqq.

OceanofPDF.com

{1} Texte lu à Radio-Canada, le 16 septembre 1961

{2} Sartre, dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, a expliqué avec force cet aspect du travail de l'écrivain, dans le contexte plus vaste de sa situation dans la société et en liaison avec la fonction de la littérature.

{3} Cette perception a d'abord été intuitive et située dans mon irrationalité.

{4} Avant 1956, sous l'influence de *Cité libre*, il me semblait que tous nos maux originaient du social. Duplessis, par son blocage, incarnait le mal absolu. Dans une large mesure, le diagnostic de *Cité libre* est encore valable aujourd'hui. Après 1956 cependant, il m'apparut progressivement que le duplessisme n'était pas la cause unique du blocage social, de nos manques, carences, corruptions, prétendues inaptitudes, mais aussi un effet de la structure *canadian* qui donnait lieu et place au système, comme ce fut le cas pour Taschereau et les autres avant lui, et comme ce le sera pour Lesage si le mouvement actuel venait à avorter. Certes, nous devons recouvrer notre vérité et réalité propres, bref notre personnalité, mais je n'abandonne pas le projet d'un changement radical du social, et non pas seulement dans sa forme comme on le fait encore à *Cité libre* : une critique des défauts en vue de réformes et d'une purification de la structure existante.

{5} À la réflexion, il me parut plus étrange que scandaleux. C'est plus tard qu'il me fit l'effet d'un scandale.

{6} Mon allégeance post-surréaliste en art me donnait l'illusion de cette émancipation et liberté.

{7} Selon l'expression de Maurice Beaulieu.

{8} Dans *Dépossession du monde*, Jacques Berque met en lumière ces couples de forces que sont « authenticité-efficacité », « nature-culture », « spécifique-général ».

{9} Au terme de ce texte, je me rends compte à quel point je me suis empêtré dans ma tentative de m'expliquer de façon rationnelle. Cela prouve combien je suis encore sous la coupe des ravages de notre système interne et du phénomène colonial qui s'y superpose.

{10} Jack Warwick (*The Long Journey. Literary Themes of French Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1968) a montré que l'espace imaginaire, dans la littérature canadienne-française, a toujours été borné, à l'Ouest et au Nord, par des frontières qui se sont peu à peu rapprochées du pôle montréalais. Les chroniqueurs de l'Ancien Régime constatent, d'abord sans y croire, que le pouvoir royal, les lois, la morale même ont des limites géographiques ; inventions européennes, elles cessent de s'appliquer là où commencent les « pays d'en haut », c'est-à-dire un peu en amont de Montréal. Ces pays s'étendent, bien au-delà des Lacs, presque à l'infini, vers le Nord-Ouest. Le « coureur de bois » ou « voyageur » qui s'y aventure a tôt fait d'adopter les mœurs des sauvages et devient pour les Français de la colonie un « libertin ». Il demeurera longtemps, dans l'imaginaire québécois, le prototype de l'*homme*. Au XIX^e siècle, les Pays d'En-haut se rapprochent de la baie d'Hudson (J.-C. Taché, *Forestiers et voyageurs* ; aux XX^e, ils ne

s'étendent guère au-delà de l'Abitibi (Savard, *l'Abatis*). Le « grand » Nord conserve encore pendant un temps son prestige mythique (Desrochers), mais en fin d'évolution, l'imagination de l'espace boréal s'est totalement repliée sur la région que les Montréalais appelaient naguère le « petit » Nord. Le destin héroïque, et son échec, ont désormais pour théâtre un territoire qui s'étend sur une centaine de milles « en haut » de Montréal (Gabrielle Roy, *Alexandre Chênevert*).

{11} « Je suis plus un agitateur qu'un poète », propos de Gaston Miron recueillis par Gilles Constantineau, *Le Devoir*, 22 août 1959.

{12} Jacques Brault, *Miron le magnifique*, Les Presses de l'Université de Montréal, « Conférences J.A. de Sève », n° 6, publié également dans *Littérature canadienne-française*. « Conférences J.A. de Sève, 1-10 », Les Presses de l'Université de Montréal, 1969.

{13} « L'homme rapaillé », publié en tête de ce recueil.

{14} Ils sont regroupés ici sous deux titres : *Quelque part par ici* et *J'avance en poésie*.

{15} D'après des notes de Gaston Miron et une interview réalisée par Michel Roy à Radio-Canada, en juin 1964.

{16} Les pièces sont précédées d'un numéro d'ordre qui apparaît à la date de leur première publication. Les publications ultérieures sont signalées par le rappel, entre parenthèses, de ce numéro d'ordre. L'astérisque placé devant les crochets indique la présence de légères variantes entre les états successifs d'une même pièce. On trouvera dans les notes un relevé sommaire des variantes importantes.

{17} Nouveau titre : Cantique des horizons.

{18} La dernière strophe est supprimée.

{19} Nouveau titre : Je t'écris. Deuxième partie remaniée.

{20} Titre dans *Liberté*, n° 27, mai-juin 1963, Sauve qui peut ; dans Alain Bosquet, édité., *Poésie du Québec*, Les vies étanches. Dans ces deux versions, légères variantes.

{21} Nouveau titre : Fait divers. Profondément remanié.

{22} Première version de Tristesse, ô ma pitié, mon pays, paru dans *Liberté*, n° 27, mai-juin 1963, et repris dans Alain Bosquet, édité., *Poésie du Québec*, sous le titre Héritage de la tristesse.

{23} Dernière strophe entièrement remaniée.

{24} Titre dans *Liberté*, n° 27, mai-juin 1963 : L'homme agonique.

{25} Nouveau titre : Ce monde sans issue. Première et dernière strophes remaniées.

{26} Nouveau titre : Poème de séparation 1.

{27} Nouveau titre : Art poétique.

{28} Nouveau titre : L'ombre de l'ombre.

{29} Une quinzaine de vers ajoutés (parus dans Jacques Brault, *Miron le magnifique*, p. 159) ; avant-dernière strophe (15 vers) inédite.

[{30}](#) Cf. note 6.

[{31}](#) Nouveau titre : Le Damned Canuck.

[{32}](#) Ajout : une première laisse d'une dizaine de vers.

[{33}](#) Nouveau titre : Poème de séparation 2.

[{34}](#) Repris dans *le Trente*, juin 1965, p. 19.

[{35}](#) Repris sous le titre : L'importance de la gravure de Roussil, dans *le Devoir*, vol. LVII, n^o 160, 12 juillet 1966, p. 10.

[{36}](#) Poème différent de celui qui est cité au n^o 26.

[{37}](#) Les quatre premières strophes ont paru dans *Parti pris*, novembre 1963, p. 38.

[{38}](#) L'octobre est ici divisé, à tort, en deux parties : deux strophes sous le titre L'octobre, les autres, intitulées : La vie agonique.

[{39}](#) Nouveau titre : Le quatrième amour.

[{40}](#) Nouveau titre : L'homme rapaillé.

[{41}](#) Une première version de cette poésie a paru dans Jacques Brault, *Miron le magnifique*, p. 142.

OceanofPDF.com